

brennpunkt

le magazine critique sur le développement

*drött
Welt*



Dossier
SDGs :
Anniversary
vs Anxiety

Développement
durable ou bonheur
intergénérationnel :
Entre croissance,
exclusion et retard

Le cœur genré
de la polycrise :
les reculs dans le
Nord global et leurs
répercussions à
l'échelle mondiale

Stimmen für den
Frieden inmitten des
Säbelrasselns : die
anhaltenden Konflikte
zwischen Indien und
Pakistan

edito

Usually, this editorial space is ours. Today, we give it away — to a voice from the West Bank in the Occupied Palestinian Territories. Not because we have nothing left to say, but because these words speak for themselves. Amid violence and loss, they remind us that humanity must not be muted. The following poem reached us from the Palestinian Farmers' Union on June 17th, 2025. Its words still ring true, across time and place, because they call on the human in each of us.

As we write these lines, the death toll in Gaza is estimated at 62,895. On August 22nd, a UN-backed authority officially confirmed that famine is taking place in Gaza and may expand to other regions if urgent action is not taken. On September 1st, the International Association of Genocide Scholars concluded in a formal resolution that Israel's actions in Gaza meet the legal definition of genocide.

September 10th, 2025

- Brennpunkt Editorial Committee

What Kind of People Are They??

Gaza, the West Bank, and a World That Stopped Feeling

Sometimes I wonder—what kind of world are we living in?

How can so many people watch what's happening in Palestine and just... carry on?

Day after day, children are pulled from under the rubble. Women are buried alive in their homes.

Families are wiped out in seconds.

And the world says nothing.

In Gaza, entire neighborhoods like Rafah and Khan Younis have been emptied.

Over 1.5 million people are now crammed into a tiny coastal strip, just one kilometer wide.

It's hard to even call it "living." There's no food, no water, no shelter—just survival.

Yesterday, four members of the Palestinian Farmers Union family in Deir al-Balah were killed.

Four people from the same family. Ten more were injured.

And in Rafah, the homes of our PFU Deputy Chairman and other members were destroyed.

They're now living in tents in the sand, with nothing.

And still, the world is silent.

How can people see a child going days without food, sleeping in the open, and not feel anything?

How can a father look into his child's eyes, begging for bread, and have nothing to offer—except pain?

In the West Bank, it's not any better.

Life is completely paralyzed. The Israeli army has imposed full closures everywhere.

People can't move, can't work, can't even reach each other. On top of that, there's growing fear of a wider war in the region, especially after Israel's attacks on Iran. It's like the entire land is suffocating.

But in the middle of all this... there's something extraordinary.

Every morning I check on my friends in Gaza.

And do you know the first thing they say?

"How are you? Are you okay?"

Imagine that.

They're under attack, living through hell—and they ask about us.

It's like they've created a new kind of humanity, one the world doesn't understand.

Yesterday, a friend told me about his "plan" to make a cup of coffee.

He explained it like he was managing a big project.

"Coffee now can cost me more than \$7," he said. "So making it needs a whole strategy.

It could take me a week."

He laughed a little. I didn't know what to say.

If it takes that much effort to make coffee,

just imagine what it's like for a child asking for a piece of bread... and not getting it.

Imagine what that does to a parent's heart.

This is not just a war. It's a test of our humanity.

And so far, the world is failing that test.

Palestine keeps asking, over and over:

Where is your humanity?

- Abbas Milhem, PFU's Executive Director

brennpunkt *Sommaire*

Edité par

Action Solidarité Tiers Monde
136-138, rue Adolphe Fischer
L-1521 Luxembourg
Tél: 400 427-20
RCS F603
e-mail: bpn@astm.lu
web: www.astm.lu

Photo Couverture :

Freya Morales, UNDP, BY-NC-ND 2.0

Comité de rédaction

Louise Debugne, Richard Graf,
David Hoffmann, Raymond Klein,
Julie Smit, Raymond Wagener,
Jean-Sébastien Zippert

Ont participé à ce numéro

Yves Ekoué Amaïzo, Antônio Inácio
Andrioli, Aurora Donoso, Claire Faber,
Nadine Haas, Gauthier Hansel,
Asier Hernando, David Hoffmann,
Rita Manchanda, Dietmar Mirkes,
Chiara Valenti, Karin Zennig,
Jean-Sébastien Zippert

Corrections initiales (Fr, De)

Carmen Albers

Layout

Noémie Vitiello

Impression

Imprimerie Heintz, Pétange

Vous pouvez aussi contribuer aux frais
d'édition du magazine en faisant un
versement sur le compte LU76 1111
0099 9096 0000 (Bic : CCPLULL) avec
mention « Soutien Brennpunkt » en
n'oubliant pas votre nom et adresse
complète. Renseignements:
Chantale Mugisha
Tél: 400427-63
e-mail: chantale.mugisha@astm.lu

Le Brennpunkt Drëtt Welt apparaît 4 fois
par an. Tirage: 1000 exemplaires.

Reproduction/Nachdruck

La reproduction des articles est
autorisée à condition que la source
soit mentionnée. Der Nachdruck ist frei
unter der Bedingung, dass die Quelle
angegeben wird.

Réalisé grâce à un appui financier de la
Coopération luxembourgeoise.

Les opinions représentées dans la
présente publication n'engagent que
leurs auteurs.

Dossier :

- 6** L'incertitude comme seule certitude : grandir quand tout vacille
- 8** 2030 Agenda unter Beschuss : Entwicklung neu denken
- 12** Le cœur genré de la polycrise : pourquoi les reculs dans le Nord global ont des répercussions à l'échelle mondiale
- 16** Sich selbst die Nächste : die Klima-Ungleichheiten
- 18** Interest, interests and no interest in change : die Vierte Internationale Konferenz zur Entwicklungsfinanzierung
- 22** Développement durable ou bonheur intergénérationnel : Entre croissance, exclusion et retard
- 6 questions à ...**
- 26** „Chemischer Kolonialismus, Degrowth & COP30“ : Ein Interview mit Prof. Andrioli
- Perspectives**
- 28** Auf dem Weg nach Belém
- 30** COP30 : l'Amazonie convoque le monde à son chevet
- 32** Debt-for-Conservation Swaps : Financiarisation de la nature
- 34** Stimmen für den Frieden inmitten des Säbelrasselns : die anhaltenden Konflikte zwischen Indien und Pakistan
- 36** Demokratie unter Druck : Die Zivilgesellschaft in Lateinamerika zwischen Kontrolle und Repression
- 39** Coin CITIM

Dossier

AGENDA 2030 : ANNIVERSAIRE VS ANGOISSE

Le 25 septembre de cette année marque le dixième anniversaire de l'adoption des Objectifs de développement durable (ODD / *Sustainable Development Goals*, SDGs). Plutôt qu'une occasion de célébration, ce jalon met en lumière un bilan mitigé et suscite une forme d'inquiétude. Car, alors que les ODD avaient été conçus comme des aspirations partagées, leur anniversaire souligne aujourd'hui surtout les fractures qui traversent le système international.

Pensés dès 2015 comme une réponse unifiée à des problèmes multiples et interconnectés, ils trouvent en 2025 un écho particulier. L'environnement actuel confirme l'hypothèse d'une « polycrise » : une dynamique où des crises systémiques – sociales, climatiques, économiques et géopolitiques – s'entremêlent, se nourrissent et s'amplifient mutuellement. Ce constat met en évidence le besoin urgent d'une coopération internationale plus intégrée.

Les contributions de ce dossier explorent ces enjeux sous différents angles. Elles commencent par un état des lieux mêlant chiffres et émotions, qui ouvre à la fois sur une rétrospective et sur une projection des défis à venir. La voix d'une jeunesse désabusée face à l'échec de la coopération internationale résonne aux côtés d'un retour sur la genèse des ODD et des motivations de 2015, relues à la lumière des développements récents.

Viennent ensuite des illustrations concrètes de la polycrise, où l'interdépendance des crises se fait tangible : régressions des droits de genre, souvent accompagnées d'un recul parallèle d'autres libertés civiles et sociales ; impacts croisés du changement climatique, des migrations, des inégalités éducatives et des conflits armés ; spirale de l'insécurité et fragilisation des structures de gouvernance. Dans ce tableau, chaque crise renforce la suivante. Les contributions pointent du doigt non seulement la nature auto-amplifiante de ces dynamiques, mais aussi le risque de concentrer l'attention politique sur de faux problèmes, plutôt que sur les leviers qui comptent réellement.

Deux autres contributions élargissent la perspective. L'une souligne l'absence persistante de coopération sincère en matière de financement du développement : au lieu de soutenir une dynamique de solidarité, le système demeure piégé dans un cercle vicieux, conditionné par des intérêts divergents. L'autre propose une réflexion plus structurelle sur les logiques sous-jacentes au système onusien de la coopération et aux ODD, appelant à une véritable réinvention de l'approche multilatérale.

Car la polycrise n'exacerbe pas seulement les défis existants : elle les révèle. Face à ce « cocktail » de crises auto-amplifiées, il faut renouer avec une coopération internationale centrée sur l'humain, enracinée dans la justice et la solidarité, et capable de catalyser les synergies plutôt que de se perdre dans ses replis.

Louise Debugne

L'incertitude comme seule certitude : grandir quand tout vacille



Claire Faber

Dans un monde de polycrise et de promesses non tenues, la jeunesse exprime l'anxiété d'une génération face à l'échec de la coopération internationale — mais aussi son refus de se résigner.

Avez-vous la main tranquille ? Nous recrutons des pollinisateurs humains ! », annonce la publicité d'une marque allemande de jus de fruits sur laquelle je tombe en ouvrant un magazine offert dans un magasin bio. J'ai failli avaler mon café de travers ; je ne sais pas si j'ai envie de pleurer ou d'éclater de rire. Plus tard, je découvre qu'il s'agit d'un poisson d'avril. N'empêche : le coup est réussi. C'est si proche de la réalité que la blague laisse un arrière-goût amer. D'ici peu, ce genre d'annonces ne sera peut-être plus une plaisanterie.

Ceci n'est qu'une des confrontations quotidiennes avec la fin du monde que je connais. Les signes annonciateurs sont partout : des oiseaux morts par dizaines sur les routes que je sillonne à vélo, la pluie de cendres tombée un jour d'incendie au centre de Marseille, des arbres sans feuilles en plein mois d'août autour de mon *Stauséi* bien-aimé, et puis tous ces reportages sur des vies humaines brisées par les crises écologiques et les guerres.

Une question me hante : comment font les autres pour ne pas voir ? Et s'ils voient, comment font-ils pour ne pas être affectés ? Et s'ils sont affectés, pourquoi restent-ils dans l'inaction ? Quand on prend conscience de la polycrise et de l'ampleur des changements qu'elle impose, plusieurs réactions sont

possibles : nier, se replier, sombrer dans la déprime. Ou bien essayer de vivre en accord avec ses valeurs, voire s'engager dans la lutte systémique.

Beaucoup choisissent la négation, y compris parmi les jeunes. Je les comprends : c'est plus facile. Plus simple que de remettre en cause ses habitudes, plus rassurant que d'affronter l'angoisse existentielle. Si la viande industrielle espagnole coûte moins cher que les légumes bio locaux, si l'avion est plus abordable que le train, si le vélo est plus dangereux que la voiture, si un job en marketing est mieux payé qu'un métier du secteur des soins, si la devise du bonheur luxembourgeois reste « maison, voiture, consommation », comment leur reprocher leur inaction ? D'où viendrait le courage de s'opposer à l'optimisation individualiste que la pensée néolibérale nous impose en permanence ?

Être jeune au début du 21^e siècle, c'est grandir dans un monde instable. Pas seulement au niveau international, mais aussi au quotidien ; beaucoup n'ont plus de repères. Parents absents, activités sociales qui disparaissent, refuge facile des réseaux sociaux. Dans ce contexte, difficile de remettre en cause les quelques piliers qui tiennent encore debout — consommation, individualisme, technosolutionnisme.

Claire Faber, née en 1997, a fait des études en sciences politiques de l'environnement. Elle vit à Marseille et travaille dans l'adaptation au changement climatique.

Et pourtant, beaucoup de jeunes que je rencontre se soucient profondément des crises actuelles, notamment de la crise écologique. Mais ils ne croient plus en la politique, ni en la démocratie telle qu'elle est pratiquée en ce moment. Certains se retournent alors contre le « système » et inventent des alternatives : communautés autogérées, collectifs militants, modes de vie en marge. Encore une fois, c'est compréhensible : croire que les politiques vont agir vite paraît irréaliste, et militer use énormément, surtout quand les échecs s'enchaînent. Mais que reste-t-il, sinon d'essayer de changer les systèmes déjà en place, faute de mieux ? Pour ce faire, il nous faudrait un sentiment d'appartenance, un mythe collectif qui nous lie les uns aux autres¹.

Les affiches colorées masquent mal la continuité du business as usual.

Sur le papier, les Objectifs de développement durable (ODD) pourraient être le cap dont l'humanité a besoin face à la polycrise : une feuille de route claire, signée par presque tous les États. Mais leur naissance « par le haut » — conçue comme une réponse politique aux mobilisations écologiques et sociales plutôt que comme un projet citoyen — les condamne, pour beaucoup, à n'être qu'un exercice de *greenwashing* institutionnel. Les affiches colorées masquent mal la continuité du *business as usual*. Comment croire en un récit commun quand ceux qui l'ont écrit ne changent pas leurs priorités ? Tant que les ODD ne passeront pas avant les intérêts économiques et géopolitiques, ils ne seront rien d'autre qu'un catalogue d'intentions creuses.

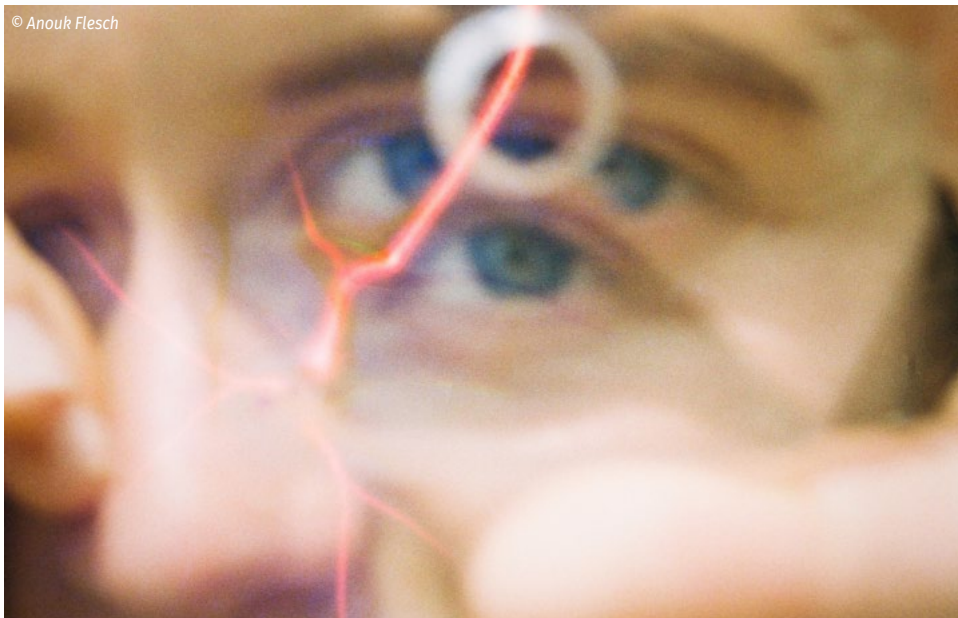
Derrière cela se cache une interrogation plus large sur la coopération internationale. Sans doute, elle est indispensable : aucune crise globale — climatique, sanitaire, géopolitique — ne peut être résolue sans coopération entre États. Pourtant, ses succès sont rares. La lutte réussie contre le trou dans la couche d'ozone reste l'exception souvent citée, mais ce problème était moins lié à nos habitudes profondes. À l'inverse, les solutions qui fonctionnent sont souvent locales, portées par des communautés ou des projets de terrain. Alors pourquoi les États se désengagent-ils de plus en plus du soutien à ces initiatives, notamment celles des peuples autochtones qui savent depuis longtemps comment vivre dans les limites planétaires ?

Qui serais-je devenue sans cette crise ?

Cette contradiction me traverse aussi. J'ai grandi avec la certitude que la crise écologique marquerait le siècle et ma génération. Mes choix d'études et de travail ont été guidés par une question : comment puis-je être la plus utile pour contribuer au changement nécessaire ? Ce sentiment de responsabilité individuelle m'accompagne souvent. Mais est-il moralement justifié ? Qui serais-je devenue sans cette crise ? Aurais-je étudié l'urbanisme, appris la menuiserie, ouvert un restaurant ?

Bien sûr, l'incertitude n'est pas nouvelle. Mes grands-parents aussi ont grandi dans l'ombre de crises majeures : la guerre, la menace nucléaire, le chômage de masse. Le futur a toujours été fragile, et aucune génération n'a pu avancer sans doutes ni peurs. Mais il y a une différence fondamentale. Hier, l'incertitude portait surtout sur la forme que prendrait l'avenir : guerre ou paix, prospérité ou misère, liberté ou dictature. Aujourd'hui, c'est la possibilité même d'un futur qui vacille. Car ce n'est plus seulement l'Homme qui menace l'Homme : ce sont les écosystèmes eux-mêmes, rendus instables par nos excès, qui remettent en question la survie des générations à venir. La bascule

© Anouk Flesch



de l'incertitude du « comment » à celle du « si » ouvre de nouveaux gouffres.

En même temps, nous faisons face à une abondance d'options inédites : d'études, de carrières, de modes de vie. Une chance immense, j'en suis consciente, puisque mes besoins de base sont couverts. Mais ce privilège se retourne parfois en anxiété. Quand tout semble possible, plus rien ne sert de boussole. L'écologie, pourtant essentielle, devient alors pour beaucoup un choix parmi d'autres, comme si elle n'était pas la condition préalable de tout le reste.

Vu la facilité de croire dans les bienfaits du néolibéralisme individualiste, les grands récits collectifs, comme les ODD, peinent à nous fédérer. Surtout que la coopération internationale reste balbutiante et que les horizons politiques se dérobent chaque jour un peu plus.

Mais peut-être faut-il chercher ailleurs. Camus écrivait que Sisyphe pouvait être heureux malgré l'absurde, parce que le bonheur n'est pas dans la certitude du sommet, mais dans l'acte même de « pousser la pierre »². Au Luxembourg, où le coût de la vie étouffe les classes populaires, la transition écologique se heurte à une autre réalité : celle des travailleurs précaires, des familles endettées, des jeunes sans logement stable. La crise n'est pas seulement environnementale, elle est aussi une crise de la redistribution, de l'accès aux ressources, de la dignité.

Pourtant, nous avons une chance : celle de refuser la résignation. Salomé Saqué, dans *Résister*³, écrit que le courage consiste à ne pas céder au silence, à ne pas accepter l'assimilation. Résister, c'est aussi lier les combats : justice climatique et justice sociale.

Alors non, je ne crois pas aux miracles collectifs. Mais je crois à la résistance quotidienne. Résister en posant des questions. Résister en refusant les évidences toutes faites. Résister en renonçant à l'individualisme, en cherchant de nouvelles façons de vivre. Et surtout, résister en trouvant aussi du bonheur dans ce refus : dans les amitiés construites autour de ces valeurs, dans le temps dégagé par le refus du consumérisme⁴, dans la dignité d'espérer malgré tout.

Parce qu'au fond, même si je ne sais pas ce que sera demain, je sais une chose : je veux essayer, pas me résigner, m'indigner, pas me taire, agir, pas subir. Encore et encore.

Notes

¹ Harari, Y. N., *Sapiens : Une brève histoire de l'humanité*, Albin Michel, Paris, 2015.

² Camus, A., *Le Mythe de Sisyphe*, Gallimard, Paris, 1942.

³ Saqué, S., *Résister : Enquête sur un malaise démocratique*, Payot, Paris, 2022.

⁴ Klent, H., *Paresse pour tous*, Le Tripode, Paris, 2021.

Agenda 2030 unter Beschuss : Entwicklung neu denken



Asier Hernando Malax-Echevarria

Am neunten Jahrestag der Agenda 2030 besteht die vielleicht größte Herausforderung darin, dass wir ihre Existenz vergessen haben. Hätte ich diesen Artikel vor einigen Jahren verfasst, wäre er weitaus kritischer ausgefallen. Heute jedoch, da die extreme Rechte die Agenda 2030 zu einer politischen Zielscheibe gemacht hat, geht es nicht darum, sie infrage zu stellen, sondern sie zu verteidigen.

Wer hätte gedacht, dass ein Rahmenwerk, das einst von Umwelt-, Frauen- und Menschenrechtsgruppen als zu zurückhaltend und wenig ambitioniert abgelehnt wurde, heute Teil der ideologischen Debatte sein würde? Wer hätte erwartet, dass der Begriff „Agenda 2030“ mittlerweile fast wie eine Beleidigung verwendet wird, ähnlich wie „Menschenrechte“ oder „Umweltschützer“ in bestimmten Kreisen.

Noch vor Kurzem lebten wir in einer Blase und waren blind für das, was auf uns zukam: eine Welt im Jahr 2025 mit mehr aktiven Konflikten als je zuvor seit 1946 – eine Zeit der Gewalt, wie wir sie seit Jahrzehnten nicht mehr erlebt haben. Die Agenda 2030 ist nicht für diese Turbulenzen verantwortlich. Wenn wir sie jedoch als Linse verwenden, können wir die Gegenwart besser verstehen – und genau das möchte ich hier tun.

Die Agenda 2030 war die gemeinsame Vision der Welt für Entwicklung. Sie wurde zum letzten großen globalen Abkommen: ehrgeizig, weitreichend und umfassend unterstützt, aber auch zunehmend umstritten. Ihre Mängel, ihre Widersprüche,

ihre Entwicklung und ihre Erfolge sagen viel über die Herausforderungen aus, die vor uns liegen.

2015 : Eine andere Welt

Als die Agenda 2030 im September 2015 verabschiedet wurde, war die Liste der Unterzeichner beeindruckend: Barack Obama, Xi Jinping und Wladimir Putin, aber auch Muhammadu Buhari (Nigeria), Nicolás Maduro (Venezuela), Scheich Sabah Al-Ahmad Al-Jaber Al-Sabah (Kuwait) und Hassan Rouhani (Iran). Sogar große Ölförderstaaten mit problematischer Menschenrechtsbilanz unterzeichneten.

Die Agenda entstand im Rahmen des umfangreichsten Konsultationsprozesses, den die Vereinten Nationen je organisiert hatten, und dauerte drei Jahre. Dies verlieh ihr eine starke Legitimität, die durch die einstimmige Zustimmung aller 193 UN-Mitgliedstaaten noch verstärkt wurde. Zum ersten Mal wurden Diskriminierung, Ausgrenzung und Ungleichheit darin ausdrücklich als strukturelle Ursachen für Unterentwicklung anerkannt. Es war eine beispiellose, ganzheitliche Vision davon, was Entwicklung bedeuten sollte. Trotz ihrer Einschränkungen prägte sie die globalen Strategien zur Entwicklungshilfe und Armutsbekämpfung.

Von Anfang an waren Widersprüche erkennbar: Die Verpflichtungen waren nicht bindend, Ölkonzerne konnten die Emissionsziele ignorieren, Frauenrechte und Menschenrechte wurden im Vergleich zu früheren Rahmenwerken teilweise einge-

Asier Hernando Malax-Echevarria, lebt in Peru und ko-dirigiert Acápacá, eine Plattform lateinamerikanischer Bewegungen, die sich für die Dekolonialisierung der Zusammenarbeit einsetzen. An der IE University hält er Vorlesungen über Entwicklung und die Agenda 2030. Darüber hinaus ist er Mitvorsitzender des EU-LAT-Netzwerks, berät die European Climate Foundation in Fragen der Interessenvertretung und schreibt regelmäßig Beiträge für El País und andere Medien.

schränkt, die schiere Anzahl der Indikatoren überforderte schwächere Staaten und das grundlegende Spannungsverhältnis zwischen Wirtschaftswachstum und ökologischer Nachhaltigkeit blieb ungelöst.

Zum ersten Mal herrschte Einigkeit darüber, dass globale Herausforderungen miteinander verbunden sind.

Dennoch hat die Agenda 2030 etwas Außergewöhnliches erreicht: Sie hat eine gemeinsame Sprache geschaffen. Ferrari und die Regierung von Sambia, Harvard und eine K'iche'-Gemeinde in Guatemala – sie alle begannen, innerhalb desselben Rahmens zu kommunizieren. Einflussreiche Ökonomen wie Joseph Stiglitz und Amartya Sen unterstützten sie, nicht, weil sie makellos war, sondern weil sie zu diesem Zeitpunkt den größtmöglichen Konsens darstellte.

Die vielleicht wirkungsvollste Neuerung war das inzwischen berühmte Prinzip „Niemanden zurücklassen“, das die Ungleichheit zwischen Individuen, Geschlechtern und Nationen in den Mittelpunkt rückte. Zum ersten Mal herrschte

Einigkeit darüber, dass globale Herausforderungen miteinander verbunden sind, dass die Verringerung der Armut die Verringerung der Ungleichheit erfordert und der Globale Süden nur dann Fortschritte erzielen kann, wenn sich auch der Globale Norden verändert. Radikal, ja, aber nicht ausreichend.

Wo wir mal standen

Zwischen 2000 und 2015 gaben die Millenniums-Entwicklungsziele (MDGs) den Ton an. Es gab nur acht davon, sie waren einfach, messbar und wurden von Land zu Land verfolgt. Bis 2015 schien die Bilanz positiv: Die extreme Armut hatte sich halbiert, ebenso die Zahl der Kinder, die keine Schule besuchten. Die Kindersterblichkeit war um 45 Prozent und die Zahl der HIV-Infektionen um 40 Prozent zurückgegangen.

Allerdings waren die MDGs zu eng gefasst und zu quantitativ ausgerichtet. Sie berücksichtigten Aspekte wie Regierungsführung, Ungleichheit, Migration, Klimawandel und Umwelt nicht. Diese eingeschränkte Sichtweise führte dazu, dass wir auf die folgenden Entwicklungen nicht vorbereitet waren.

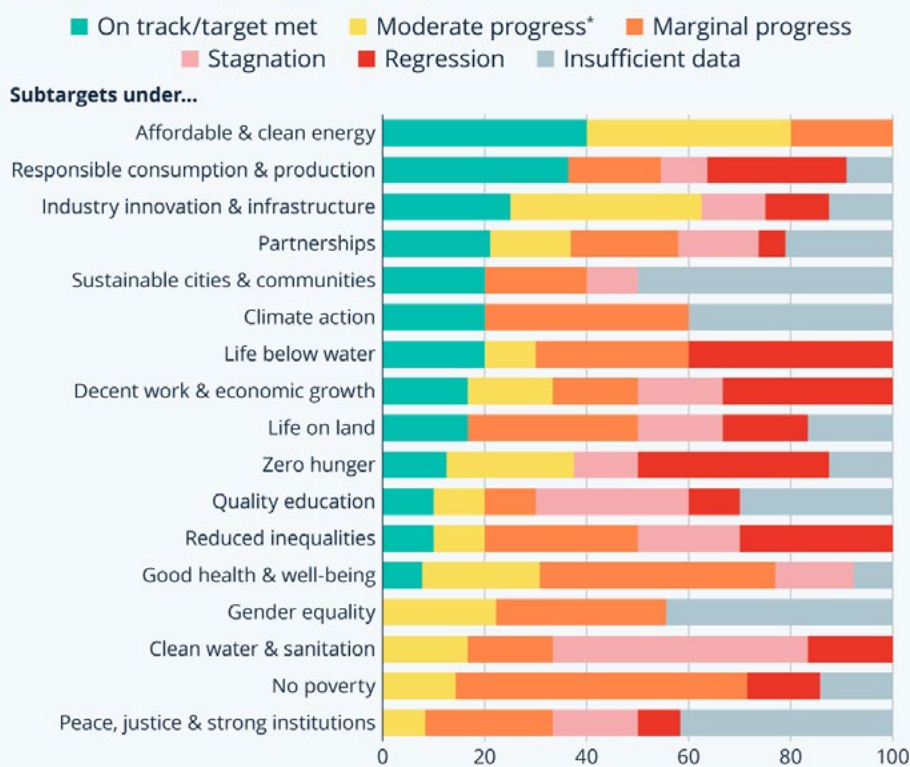
Wir haben den Sturm nicht kommen sehen

Im Vergleich dazu war die Agenda 2030 ein Fortschritt. Kritiker warnten jedoch, dass sie auch ein Globalisierungsprojekt legitimierte, das nur so lange funktionierte, wie die westlichen Länder davon profitierten – notfalls auf Kosten der Industrialisierung im Globalen Süden.

Im Jahr 2015 stand die Globalisierung bereits in der Kritik. Vandana Shiva, Arundhati Roy, Ha-Joon Chang, Jason Hickel, Thomas Piketty und andere hatten schon zuvor auf ihre Auswirkungen auf Ungleichheit, Klima, Souveränität und Demokratie hingewiesen. Doch erst als die Globalisierung im Westen „Verlierer“ hervorbrachte – insbesondere unter den weißen Arbeiterklassen in Europa und den USA – fand die Kritik Gehör.

Off Track? Progress on the UN's Sustainable Development Goals

Progress of UN SDG subtargets in 2025, by main target (in percent)



* But not enough to reach goal by 2030

Source: UN Sustainable Development Goals Report 2025



statista

Kritiker warnten jedoch, dass die Agenda 2030 ein Globalisierungsprojekt legitimierte, das westlichen Ländern profitiert.

Die Berichte von Oxfam aus Davos zeigten, dass eine Elite so viel Vermögen kontrolliert wie die Hälfte der Menschheit: 85 Personen im Jahr 2014, 80 im Jahr 2015 und nur noch 62 im Jahr 2016. Pikettys Capital in the Twenty-First Century zeigt auf, dass Vermögensungleichheit dem Kapitalismus innewohnt. Bereits in *Globaliza-*

tion and Its Discontents and The Price of Inequality hatte Joseph Stiglitz davor gewarnt, dass die Globalisierung die Kluft zwischen Arm und Reich vergrößert.

Die Agenda 2030 hat das von ihr übernommene Entwicklungsmodell, das von der Globalisierung geprägt ist und in vielerlei Hinsicht ein Nullsummenspiel darstellt, nie vollständig in Frage gestellt: Damit einige gewinnen können, müssen andere verlieren. Denker der *Wellbeing Economy*-Bewegung oder Kate Raworth mit ihrer *Doughnut Economics* („Donut-Ökonomie“) erinnern uns daran, dass eine lebenswerte Zukunft nur innerhalb der planetarischen Grenzen möglich ist.

Der Globale Süden wusste es schon immer

Im Globalen Süden war die Erkenntnis längst klar: Für Entwicklung war Industrialisierung erforderlich, doch diese war innerhalb einer strukturell untergeordneten Weltwirtschaft nicht möglich. Dies wurde in den 1960er Jahren von Raúl Prebisch, Fernando Henrique Cardoso und Enzo Faletto in der Abhängigkeitstheorie dargelegt. Sie inspirierte protektionistische Zölle, industrielle Anreize und endogene Entwicklung. Entstanden in Lateinamerika, fand sie im gesamten Globalen Süden großen Anklang.

In der Zwischenzeit übernahm der Westen Walt W. Rostows *stages of growth* („Wachstumsstufen“). Diese stellten die Industrialisierung als universelles Ziel dar und propagierten Investitionen, Technologie und Modernisierung als Weg in die Zukunft.

Die Abhängigkeitstheorie erzielte nur begrenzte Ergebnisse. Die Ölkrisen der 1970er Jahre und die darauffolgenden Schuldenkrisen führten zum Neoliberalismus, der vom Internationalen Währungsfonds (IWF) und der Weltbank durchgesetzt wurde. Nur Brasilien, Indien und Mexiko konnten bescheidene Erfolge verzeichnen. Dennoch bleibt das intellektuelle Erbe der Theorie eine wertvolle Perspektive für die Analyse der Ungleichheit zwischen Nord und Süd, der Globalisierung und der Kluft zwischen Zentrum und Peripherie.

Als der Westen es endlich zugab

Auf dem American Dynamism Summit machte der US-Vizepräsident J. D. Vance eine überraschende Aussage: Der Westen habe die Globalisierung ausgenutzt, um den Globalen Süden am unteren Ende der Wertschöpfungskette zu halten, während er fortgeschrittene Technologien und die Industrialisierung monopolisierte.

Der Aufstieg Chinas hat dieses Gleichgewicht gestört. Plötzlich diene die Globa-



Der aktuelle UN-Bericht zeigt nur bescheidene Fortschritte bei den SDGs. Dennoch bleibt Generalsekretär António Guterres optimistisch und ruft zu Handeln „mit Dringlichkeit, Einheit und unbeirrbarem Engagement“ auf.

lisierung nicht mehr den Interessen des Westens und ist Protektionismus und Nationalismus gewichen. Damit hat Vance effektiv anerkannt, was die Agenda 2030 nicht erkannt hatte: Entwicklung für einige geht oft auf Kosten anderer.

Der Westen hielt den Globalen Süden am Ende der Wertschöpfungskette und monopolisierte Technologie und Industrialisierung.

Das gleiche Argument wird in *The Long, Slow Death of Global Development* (American Affairs, Winter 2022) vorgebracht. Die Autoren zeigen, wie der westliche Entwicklungsdiskurs seinen Triumphalismus verloren hat. Der Großteil der weltweiten Armutsbekämpfung der letzten Jahrzehnte ist auf die Industrialisierung Chinas (und in geringerem Maße auch Ostasiens) zurückzuführen. Lateinamerika und Subsahara-Afrika haben hingegen seit den 1980er Jahren eine Deindustrialisierung erlebt, die zu einer Vereinfachung der Volkswirtschaften und Instabilität geführt hat.

Die Konzentration der Produktion in einer Handvoll asiatischer Supercluster ist nach wie vor das größte Hindernis und kann von anderen Ländern nicht nachgeahmt werden. Selbst wenn sie es

versuchen würden, hätten ärmere Länder heute weniger Möglichkeiten als die spät industrialisierten Länder des 20. Jahrhunderts.

Jahrzehntelange Strukturanpassungen, Privatisierungen und Konflikte haben die staatlichen Kapazitäten weiter ausgehöhlt. Zudem werden viele Regierungen heute von rentenorientierten Eliten kontrolliert, die von Rohstoffen abhängig sind und wenig Anreiz zur Diversifizierung haben.

Was hat die Agenda 2030 erreicht?

Die Vereinten Nationen (UN) haben das vergangene Jahrzehnt als „verlorenes Jahrzehnt“ für die Entwicklung bezeichnet. Bei der derzeitigen Geschwindigkeit wird die ohnehin schon bescheidene Agenda 2030 nicht einmal bis 2050 umgesetzt sein.

Rückschläge sind in den Bereichen Ernährungssicherheit, Treibhausgasemissionen, Entwaldung und Schutz der biologischen Vielfalt offensichtlich. Auf dem Klimagipfel in New York warnte UN-Generalsekretär António Guterres im September 2023, die Menschheit stehe vor den „Toren der Hölle“, da die Auswirkungen des Klimawandels ganze Regionen verwüsten.

Von allen Zielen der Agenda sind lediglich 15 Prozent auf Kurs. 37 Prozent haben sich verschlechtert und bei fast der Hälfte gibt es erhebliche Verzögerungen. Jahr für Jahr werden globale Temperaturrekorde gebrochen. Der Hunger nimmt insbesondere in Afrika südlich der Sahara weiter zu.

Die Gründe dafür sind vielfältig, aber einer sticht besonders hervor: Das derzeitige Entwicklungsmodell macht die Erreichung der Ziele unmöglich. Dies haben auch die Vereinigten Staaten erkannt – daher ihre defensive Haltung zum Schutz der heimischen Industrie. Mit der schwindenden Relevanz der Globalisierung verliert auch die Agenda 2030 an Bedeutung.

© Vereinte Nationen, „Sustainable Development Goals (SDG) Icons“



Die 17 Nachhaltigkeitsziele – ausgedacht als umfassendes, global verflochtenes System, das Fortschritt, Solidarität und Nachhaltigkeit verbinden sollte.

Wie geht es nun weiter?

Die Lehre daraus ist ernüchternd: Entwicklung bleibt in vielerlei Hinsicht ein Nullsummenspiel. Wenn wir dies nicht anerkennen, werden einige Regionen weiterhin arm bleiben und sich nicht industrialisieren können. Gleichzeitig wird sich der Wettbewerb zwischen dem Westen und Asien um die technologische und industrielle Vorherrschaft weiter verschärfen. Kurzfristig könnte dies sogar zu noch größerer Instabilität führen.

Dies eröffnet jedoch auch Raum für eine längst überfällige Diskussion über die Notwendigkeit, die globale Governance neu auszubalancieren, damit der Westen nicht länger eine derart unverhältnismäßige wirtschaftliche und institutionelle Macht ausübt. Erst dann wird ein ehrlicher Dialog darüber möglich sein, wie echte globale Entwicklung aussehen sollte – etwas, das die Agenda 2030 nie geboten hat.

Es drängt sich eine längst überfällige Diskussion über die Notwendigkeit auf, die globale Governance neu auszubalancieren.

Genau dagegen wehren sich nationalistische Bewegungen im Westen. Doch Widerstand kann den Wandel nicht aufhalten. Wie nach dem Zweiten Weltkrieg und den Krisen der 1970er Jahre stehen wir erneut an einem Scheideweg. Erforderlich sind neue, ehrlichere Entwicklungsrahmen, die gemeinsamen Wohlstand fördern und gleichzeitig historische Ungleichheiten und koloniale Hinterlassenschaften abbauen können.

Wir haben nicht alle Antworten. Aber wir wissen Folgendes: Globale Zusammenarbeit ist nach wie vor unerlässlich – nicht nur, um die Agenda 2030 voranzubringen, sondern auch, um die Zeit danach zu gestalten. Das bedeutet, Vereinbarungen zu treffen, ohne Konflikte zu schüren, das multilaterale System zu reformieren, fortschrittliche Fiskalpakete zur Verringerung von Ungleichheit zu verabschieden sowie finanzielle und monetäre Instrumente zu schaffen, die Dezentralisierung und regionale Autonomie fördern. Das wäre ein guter Anfang.

Obwohl feministische und menschenrechtliche Forderungen in den letzten Jahrzehnten Fortschritte erzielt haben, aber auch Rückschläge erlitten haben, ist es heute wichtiger denn je, sie zu verteidigen. So komplex der Kampf gegen Diskriminierung auch sein mag, er ist der einzige Weg zum Aufbau wirklich prosperierender Gesellschaften. Wir müssen diesen Kampf fortsetzen, auch wenn wir manchmal verlieren – nicht alle Schlachten, aber einige.

Le cœur genré de la polycrise : pourquoi les reculs dans le Nord global ont des répercussions à l'échelle mondiale



Chiara Valenti

Les droits liés au genre sont menacés dans le Nord global, et leur érosion a des répercussions dans le monde entier. Ces reculs sont le signe de crises plus profondes : néo-populisme, tensions économiques et montée de l'antimultilatéralisme. Lorsque les droits liés au genre sont remis en cause, d'autres droits sont souvent menacés à leur tour.

Le terme « polycrise » s'est rapidement imposé dans les débats politiques et universitaires pour désigner l'enchevêtrement des crises mondiales qui se superposent. Il a été utilisé la première fois dans un contexte européen par Jean-Claude Juncker en 2016 pour évoquer les défis liés à la migration, à l'économie et à la sécurité auxquels l'Union européenne était alors confrontée. L'historien Adam Tooze a ensuite popularisé ce concept pour décrire les crises qui se renforcent mutuellement au début des années 2020, du changement climatique aux pandémies, en passant par la guerre et l'instabilité financière. Contrairement aux expressions « crises multiples » ou au raccourci journalistique « permacrise », qui suggèrent une succession sans fin de chocs, le concept de polycrise met l'accent sur l'interdépendance. Les crises s'alimentent mutuellement, produisant des effets en cascade souvent imprévisibles, qui ne peuvent être traités séparément.

Reconnaître que la situation mondiale actuelle est une polycrise, c'est admettre qu'elle est structurelle et systémique. Les solutions qui ne s'attaquent qu'à un seul problème sont vouées à l'échec si elles ignorent les effets domino de cette dynamique. Les catastrophes climatiques

perturbent les systèmes alimentaires, provoquant ainsi des migrations et de l'instabilité politique. Les chocs économiques renforcent la polarisation, alimentant ainsi les mouvements anti-droits. La guerre et la militarisation réduisent l'espace civique et renforcent l'autoritarisme, marginalisant encore davantage les personnes les plus exposées aux chocs climatiques et économiques.

Le genre est au cœur de ces crises qui s'entremêlent. Les reculs que l'on observe, qu'il s'agisse de l'égalité entre les genres, de la protection des personnes LGBTQ+, des droits des personnes en situation de handicap ou encore de la justice raciale, ne sont pas des revirements politiques isolés, mais font partie d'un modèle plus large de la polycrise. Ils sont à la fois des symptômes et des accélérateurs. Les crises offrent un terreau fertile aux mouvements anti-genre et à la recherche de boucs émissaires, tandis que les reculs en matière de droits affaiblissent la capacité des sociétés à faire face aux chocs futurs. Loin d'être secondaire par rapport aux crises « fondamentales » du climat, de l'économie ou de la sécurité, le genre est un test décisif de la manière dont les sociétés gèrent, ou non, le stress systémique et la violence structurelle.

Spécialiste de la recherche et des données, Chiara Valenti s'intéresse surtout aux conséquences socio-économiques des déplacements et des migrations. Dans ses recherches sur l'humanitaire et le développement, elle utilise des approches sensibles au genre et fondées sur les droits, en veillant à ce que les personnes touchées soient prises en compte. Elle a travaillé avec des organisations internationales, des agences des Nations unies et des ONG en Europe, en Afrique subsaharienne, dans la région Asie-Pacifique et dans la région MENA.

Pourtant, ni la gouvernance nationale ni la gouvernance multilatérale ne semblent prêtes à réagir. Dans de nombreuses démocraties occidentales, les choix politiques privilégient le démantèlement des acquis passés et la défense des intérêts des plus riches, des industries de l'armement et des énergies fossiles. Les pays donateurs du Nord démantèlent les protections qu'ils avaient autrefois encouragées, tandis que les organisations multilatérales cèdent sous la pression politique et financière. Il est donc essentiel de comprendre les dimensions genrées de la polycrise et la manière dont elles interagissent avec la définition des priorités et le financement à l'échelle mondiale afin de développer des approches résilientes en matière de protection des droits. La polycrise ne renforce pas seulement les vulnérabilités liées au genre, elle accélère aussi le recul du multilatéralisme en matière de droits liés au genre et aux questions intersectionnelles, poussé par les choix politiques des pays donateurs.

Le Nord global, moteur de la polycrise genrée

Les pays qui étaient autrefois considérés comme des champions de l'égalité des sexes ont commencé à supprimer les protections qu'ils avaient mises en place. Ces revirements sont importants non seulement en raison de leur impact au niveau national, mais aussi parce que ces mêmes pays continuent d'exercer une grande influence sur la définition de l'agenda mondial des

institutions multilatérales et de la coopération au développement. Lorsque les gouvernements du Nord global restreignent les droits au niveau national, les conséquences se font sentir bien au-delà de leurs frontières, influençant la réponse internationale à la polycrise tout en la sapant.

Au Royaume-Uni, la politique anti-genre s'est vraiment affirmée en 2025, à la suite de plusieurs changements juridiques et politiques qui ont sérieusement remis en cause les droits des personnes transgenres et de genre divers. Le 16 avril, la Cour suprême a décidé, dans l'affaire *For Women Scotland Ltd v. The Scottish Ministers*, que les termes « homme », « femme » et « sexe » de la loi sur l'égalité de 2010 devaient être interprétés comme renvoyant uniquement au sexe biologique, y compris pour les personnes ayant un certificat de reconnaissance de genre. Human Rights Watch a critiqué cette décision, la qualifiant de recul pour les droits des personnes transgenres et soulignant qu'elle les empêchait de fait d'accéder à des espaces non mixtes correspondant à leur identité. Les conséquences ont été immédiates : les organismes publics ont reçu pour instruction de revoir leurs politiques d'accès aux espaces et services réservés à un genre particulier, renforçant ainsi l'exclusion dans les refuges, les installations sportives et les établissements de santé. La Commission pour l'égalité et les droits humains (The Equality and Human Rights Commission) a suivi avec des directives provisoires demandant aux organismes publics de considérer les femmes transgenres comme des « hommes biologiques » dans les écoles, sur les lieux de travail, dans les hôpitaux et les services. En même temps, l'accès aux soins de santé a été restreint : en mars 2024, le service national de santé (NHS) a interdit de manière permanente la prescription de bloqueurs de puberté aux adolescents, à la suite du rapport final de l'examen Cass (Cass Review). Les critiques estiment que ces mesures constituent une forme d'hostilité institutionnalisée à l'égard des personnes de genre divers et font reculer des décennies de progrès.

Ces mesures montrent à quel point les droits peuvent être rapidement démantelés, même dans les démocraties où les droits humains sont solidement ancrés. En privilégiant une vision biologique essentialiste du genre, la décision du Royaume-Uni favorise l'exclusion institu-

tionnelle et la polarisation de l'identité de genre en tant que ligne de fracture politique plutôt que comme une question de droits ou de bien-être. Les obstacles aux soins affirmant le genre, l'exclusion systémique dans le domaine de la santé et le poids émotionnel de la discrimination politique se traduisent déjà par une nette détérioration de la santé au sein de cette communauté.

Aux États-Unis, le recul a été encore plus radical. En 2025, le « One Big Beautiful Bill » de l'administration Trump a bloqué le financement du planning familial (Planned Parenthood) par Medicaid pendant un an, mettant en péril près de 200 cliniques et plus d'un million de patients à faibles revenus. Le financement du Titre X a également été gelé, privant les prestataires de soins de santé reproductive de 65,8 millions de dollars et laissant sept États sans couverture. Les autorités ont aussi détruit pour 9,7 millions de dollars de contraceptifs destinés à cinq pays africains, ce qui devrait entraîner 174 000 grossesses non désirées et 56 000 avortements dangereux.

Outre les droits reproductifs, les protections pour les personnes LGBTQ+ ont été sérieusement visées. Entre mai et août 2025, le gouvernement a notamment remis en place l'interdiction pour les personnes transgenres de servir dans l'armée, supprimé 800 millions de dollars de financement fédéral pour la recherche sur les questions LGBTQ+, même lorsque celle-ci portait sur des problèmes de santé publique plus larges, censuré la collecte de données nationales sur l'orientation sexuelle et l'identité de genre, et imposé de nouvelles restrictions sur les soins affirmant le genre aux niveaux fédéral et des États. Les écoles ont renforcé les lois *Don't Say Gay*, interdisant les discussions en classe sur l'identité de genre, tandis que les bibliothèques ont été menacées de perdre leur financement pour avoir hébergé des documents inclusifs LGBTQ+. Ces mesures ont renforcé un climat d'effacement et de silence, présentant l'identité de genre et l'expression sexuelle non pas comme des droits, mais comme des responsabilités politiques.

Ces actions montrent comment les crises de gouvernance, les tensions économiques et la polarisation politique créent un terreau propice aux mouvements anti-genre. Aux États-Unis, le recul des droits repro-

ductifs et LGBTQ+ ne constitue pas une guerre culturelle isolée, mais s'inscrit dans une dynamique de polycrise plus large, où les divisions sociales sont exploitées pour détourner l'attention des échecs en matière d'action climatique, de résilience économique et de stabilité démocratique. Des chercheurs ont montré que les restrictions en matière de reproduction coûtent chaque année des centaines de milliards de dollars à l'économie américaine, avec 68 milliards de dollars de pertes de revenus dans seulement 16 États après l'arrêt *Roe*, et 173 milliards de dollars par an à l'échelle nationale. Ces mesures causent donc un réel préjudice macroéconomique tout en servant de diversion idéologique. En parallèle, l'administration Trump a supprimé toute référence à la diversité, à l'équité et à l'inclusion au sein des agences fédérales, y compris les termes « genre » et « femmes dans des postes de direction » à la National Aeronautics and Space Administration (NASA) et à la Food and Drug Administration (FDA), et a systématiquement démantelé les soins affirmant le genre ainsi que les protections juridiques pour les personnes LGBTQ+ par le biais de décrets et de lois au niveau des États. Ces suppressions politiquement motivées de l'identité et des droits se produisent dans un contexte où la réglementation climatique est en train d'être démantelée, où les sciences environnementales sont privées de financement, et où les filets de sécurité sociale sont érodés, ce qui fait de la réaction contre le genre à la fois une conséquence et un moteur de la polycrise.

L'Europe, souvent considérée comme un bastion de la protection sociale, n'est pas épargnée. Les féminicides restent très fréquents : le European Institute for Gender Equality (Institut européen pour l'égalité entre les hommes et les femmes) estime qu'au moins 4 000 femmes sont tuées chaque année par leur partenaire ou un membre de leur famille, même si ce chiffre est probablement sous-évalué en raison des cas non signalés. Les données d'Eurostat montrent qu'en Europe, les femmes sont tuées par des membres de leur famille ou leurs partenaires intimes à un rythme environ deux fois supérieur à celui des hommes, et que l'écart se creuse encore davantage lorsqu'on ne prend en compte que les partenaires intimes.

De nouvelles formes de violence sexiste se multiplient dans les espaces à la pointe de la polycrise, là où les bouleversements technologiques et la désinformation se mêlent à la violence sexiste. Le rapport 2024 de l'Europol sur l'évaluation de la menace que représente la criminalité organisée sur Internet (« Internet Organised Crime Threat Assessment ») fait état d'une forte augmentation des cas de sextorsion et de partage d'images non consensuelles, qui touchent principalement des mineurs. Le Conseil de l'Europe a également mis en garde contre la propagation rapide de la pornographie deepfake et du harcèlement en ligne, qui touchent surtout les jeunes femmes et les personnalités publiques.

Ces reculs matériels sont renforcés par une réaction culturelle. En 2023, la Commission des droits de la femme et de l'égalité des genres du Parlement européen a souligné la croissance rapide de communautés en ligne qui sont à la fois misogynes et liées aux mouvements d'extrême droite. Le Centre for Countering Digital Hate a montré que les algorithmes de TikTok et de YouTube proposaient des contenus incels et misogynes aux adolescents quelques heures seulement après la création d'un compte, normalisant ainsi le harcèlement et alimentant la violence hors ligne.

Ensemble, ces tendances montrent comment la polycrise que traverse l'Europe – marquée par l'incertitude économique, la montée de l'extrémisme et les bouleversements technologiques – a favorisé des politiques régressives en matière d'égalité des sexes. Les recherches montrent qu'en période de tensions financières et d'austérité, les questions féministes sont souvent mises de côté dans l'élaboration des politiques. Les chercheurs qui ont analysé les crises économiques passées en Europe ont notamment montré comment les questions de genre avaient été reléguées au second plan au profit de la stabilisation macroéconomique, renforçant ainsi l'invisibilité structurelle des besoins des femmes. En affaiblissant les protections et en reléguant l'égalité des sexes au second plan, l'Europe ne se protège pas des crises plus générales ; elle sape sa propre stabilité. L'érosion de la justice de genre devient à la fois un symptôme de tensions aggravées et un accélérateur de la fragilité politique et de la désintégration sociale, sapant la résilience et la crédibilité de la région dans son ensemble.

Du recul national au recul mondial

Ces exemples montrent que le genre est au cœur de la polycrise que nous traversons. Les chocs économiques, la polarisation politique et les bouleversements technologiques se combinent pour éroder les droits liés au genre et aggraver l'instabilité générale. Et surtout, le Nord global n'est pas en reste dans cette dynamique ; il la mène. Comme ces États ont une influence disproportionnée sur les institutions multilatérales et les flux d'aide, leurs reculs nationaux ne s'arrêtent pas au niveau national. Ils se répercutent au-delà des frontières, influençant les priorités humanitaires et de développement, réduisant l'espace civique et redéfinissant les limites de ce qui est politiquement ou financièrement possible sur la scène mondiale. Les conséquences sont évidentes dans le recul de l'aide : les choix politiques du Nord aggravent directement les vulnérabilités du Sud et exacerbent les crises qu'ils prétendent combattre.

En juillet 2025, le ministère britannique des Affaires étrangères, du Commonwealth et du Développement (Foreign, Commonwealth & Development Office) a annoncé que l'aide bilatérale destinée à l'Afrique, au Moyen-Orient, à l'égalité des sexes, à l'éducation et aux programmes de santé serait réduite en 2025/2026, avec une baisse de 6 % du budget global de l'aide publique au développement (APD). Les dépenses de santé devraient notamment baisser de près de la moitié par rapport à l'année précédente, avec des coupes dans les programmes de santé des femmes et d'intervention d'urgence en République démocratique du Congo (RDC), au Mozambique, au Zimbabwe et en Éthiopie. Une initiative phare en faveur de l'éducation des filles en RDC devrait prendre fin prématurément, privant ainsi 170 000 enfants de l'accès à l'éducation dans la région du Kasai, qui sort d'un conflit. Même l'évaluation d'impact sur l'égalité réalisée par le gouvernement lui-même a averti que ces réductions augmenteraient le fardeau des maladies, le nombre de décès prématurés et les effets négatifs sur les femmes, les enfants et les personnes en situation de handicap.

Cette réduction des dépenses du Royaume-Uni n'est pas un cas isolé, mais s'inscrit dans un recul systémique chez les principaux donateurs. Selon l'OCDE, 2025 marquera que pour la première fois en près de trois décennies, les quatre principaux fournisseurs d'aide – la France, l'Allemagne, le Royaume-Uni et les États-Unis – auront simultanément réduit leur APD pendant deux années consécutives. L'APD nette devrait baisser de 9 à 17 %, ce qui représente une perte pouvant atteindre 56 milliards de dollars par rapport aux niveaux de 2023. Les pays les moins avancés devraient perdre jusqu'à un quart de leur aide bilatérale en une seule année, l'Afrique subsaharienne devant faire face à des baisses de 16 à 28 %. Le financement de la santé, déjà instable depuis le pic de la réponse à la pandémie de COVID-19, pourrait diminuer d'un tiers, pour revenir aux niveaux du milieu des années 2000. Les coupes dans les contributions multilatérales aggravent la crise : les onze donateurs qui ont annoncé des réductions représentent plus de 60 % du financement de l'OMS et 87 % du financement du Programme alimentaire mondial.

Les organisations de la société civile soulignent que ces coupes budgétaires détruisent les systèmes de protection de première ligne. L'ILGA World et ses six fédérations régionales ont prévenu que les gouvernements réduisaient délibérément le financement des actions en faveur des femmes, des personnes LGBTQ+ et des groupes marginalisés, entraînant ainsi la fermeture de centres de santé, de safe spaces et de programmes communautaires. Une enquête mondiale menée par ONU Femmes auprès de 411 organisations de défense des droits des femmes dans 44 pays touchés par des crises a révélé que 90 % d'entre elles avaient déjà été touchées par des coupes budgétaires et que plus de la moitié d'entre elles prévoyaient de fermer dans les six mois à moins de recevoir de nouvelles ressources. La plupart de ces réductions ont touché les services liés à la violence sexiste, à la santé reproductive et à l'aide à la subsistance, alors que plus de 500 femmes et filles meurent chaque jour dans des contextes fragiles de complications évitables liées à la grossesse et à l'accouchement.

Les données récentes sur le financement montrent également que le système d'aide humanitaire est fragile. Comme le souligne The New Humanitarian, les fonds humanitaires ont atteint un pic en 2022, mais ont stagné chez la plupart des donateurs de l'OCDE l'année suivante, la hausse du financement américain masquant le déclin général. Lorsque l'administration Trump a démantelé l'USAID au début de l'année 2025, le secteur a perdu son plus grand stabilisateur presque du jour au lendemain, laissant les donateurs de taille moyenne et les petits donateurs dans l'incapacité de compenser. Le résultat est un système fragmenté dans lequel le financement est orienté vers des crises politiquement visibles, comme celles en Ukraine et en Palestine, tandis que les efforts à long terme en matière de développement et de consolidation de la paix dans les contextes fragiles sont relégués au second plan. Malgré des décennies de discours sur le « lien entre humanitaire, développement et paix », les tendances actuelles révèlent un cercle vicieux : les donateurs se replient sur l'aide humanitaire à court terme, réduisant ainsi le financement du développement et des droits, ce qui aggrave les crises, augmente la demande d'aide humanitaire et réduit la capacité des organisations de défense des droits à réagir.

Le coût mondial du retrait des donateurs

Ces actions mènent à un retrait de l'aide non pas comme une réduction, mais comme une escalade : un choix politique qui amplifie les pressions qu'il prétend alléger. Lorsque les gouvernements donateurs redirigent leurs ressources vers la défense ou des priorités nationales à court terme, les conséquences ne se limitent pas aux bilans financiers : les systèmes de santé déjà fragiles sont déstabilisés, les possibilités d'éducation sont réduites et les moyens de survie de ceux qui sont déjà les plus exposés à la crise sont coupés. Les femmes, les enfants, les personnes LGBTQ+, les migrants et les personnes en situation de handicap en paient le prix le plus fort, précisément parce que les organisations les mieux placées pour les soutenir, à savoir les acteurs féministes et les défenseurs des droits humains sur le terrain,

sont privées de ressources. Il en résulte non seulement une diminution de la protection, mais aussi un affaiblissement de la capacité du système mondial à absorber les chocs et à renforcer la résilience. Dans ce contexte, le recul des pays du Nord par rapport à leurs propres engagements alimente activement la polycrise, exportant l'instabilité vers l'extérieur tout en affaiblissant les perspectives de solutions durables.

Le retrait des fonds des donateurs a laissé les organisations féministes et de la société civile dans une situation extrêmement précaire, alors que leur travail est plus important que jamais. Dans de nombreux pays d'Afrique, des Balkans et d'Asie centrale, les programmes relatifs à la santé reproductive, à la lutte contre la violence sexiste et à la défense des droits des personnes LGBTQ+ sont menacés, des emplois sont supprimés et des safe spaces sont menacés de disparaître. ONU Femmes prévient que des millions de femmes et de filles pourraient perdre l'accès à des services de santé vitaux dans les mois à venir, tandis que des enquêtes menées auprès d'ONG montrent que les ordres d'arrêt de travail et l'effondrement des partenariats sont monnaie courante. Ces coupes budgétaires ne sont pas neutres : elles encouragent les acteurs autoritaires, légitiment les discours anti-droits et réduisent au silence les voix locales les plus à même de demander des comptes aux États.

Au lieu de réduire les risques, le retrait de l'aide ne fait qu'aggraver les pressions liées à la polycrise : les urgences sanitaires s'intensifient, l'espace civique se réduit et les démocraties fragiles se fragilisent davantage. En sapant les infrastructures féministes et communautaires de soins et de résilience, les gouvernements donateurs accélèrent l'instabilité dans leur propre pays et à l'étranger. Ce dont nous avons besoin maintenant, ce ne sont pas des solutions ponctuelles, mais des « polysolutions » : des approches de financement et de gouvernance à long terme, fondées sur les droits et inclusives, qui garantissent que les personnes les plus touchées soient au cœur de la conception des réponses. Sans ce changement, la réduction de l'aide ne réduira pas seulement à néant des décennies de progrès, mais elle empêchera aussi la possibilité d'un avenir plus juste et plus résilient.



© Wikimedia Commons

Sous les applaudissements, le « One Big Beautiful Bill » est signé—une loi qui, parmi ses coupes massives, supprime le financement des soins de réaffirmation de genre et prive des millions de personnes, dont des transgenres, de leur couverture Medicaid.

Les dynamiques décrites dans cet article montrent clairement que le genre n'est pas un sujet secondaire dans cette polycrise, mais qu'il est au cœur de la manière dont ses effets en cascade sont vécus et combattus. Le recul des droits reproductifs, l'érosion des protections accordées aux communautés LGBTQ+ et le retrait de l'aide internationale révèlent précisément les faiblesses structurelles décrites dans la littérature sur la polycrise : une gouvernance cloisonnée, des calculs politiques à court terme et l'exclusion des personnes les plus touchées du processus décisionnel. Il ne s'agit pas d'échecs politiques isolés, mais de symptômes systémiques d'institutions conçues pour des périodes plus simples, et qui peinent à faire face au poids de crises interconnectées.

Pour aller de l'avant, il faut adopter des approches intégrées, fondées sur les droits et axées sur la justice que le cadre des « polysolutions » met clairement en avant. Concrètement, il faut comprendre comment les vulnérabilités liées au genre sont liées aux crises économiques, technologiques et écologiques, investir dans une gouvernance anticipative et dans le renforcement de la résilience, et placer les organisations féministes et de la société civile au cœur de la réponse à la crise plutôt que de les reléguer à la marge. Avant tout, il faut changer de discours, en passant d'une vision d'effondrement inévitable à une vision de possibilités collectives. Si l'équité et l'inclusion ne deviennent pas le fondement des réponses mondiales, le recul des droits continuera d'alimenter l'instabilité. Mais si le genre est reconnu comme un test décisif de la résilience, alors promouvoir l'égalité des genres en pleine crise peut devenir un levier pour construire un avenir plus juste, plus adaptable et plus durable.

Notes consultables en ligne sur www.brennpunkt.lu

Sich selbst die Nächste



Karin Zennig

Die Auswirkungen des Klimawandels treffen die verletzlichsten Gruppen besonders stark und fügen sich in ein Geflecht globaler Krisen ein.

Wir stehen an einem historischen Scheideweg. Die Klimakrise verschärft Intensität und Frequenz von Extremwetterereignissen wie Dürren, Stürme, Hochwasser, Extremregen und -hitze und führt zu langfristigen Umweltveränderungen wie dem Anstieg des Meeresspiegels, Artensterben und Bodendegeneration. Mit jedem Grad der Erderhitzung kommen wir der Restrukturierung der Welt in zukünftig noch bewohnbare und bald nicht mehr bewohnbare Weltregionen näher. In letzteren wohnen aktuell ein Drittel der Menschheit.

Klimakrisen induzierte Katastrophen haben aber auch schon jetzt ein dramatisches Ausmaß angenommen. Laut eines Berichtes des Roten Kreuzes wurden 2020 mehr als 50 Millionen Menschen von über 100 klima- und wetterbedingten Katastrophen heimgesucht. Dabei liegen die Hauptrisikogebiete für diese Formen der Zerstörung vor allem in Südasien, dem Nahen Osten und Afrika, obwohl sie im Verhältnis zu den Industrienationen des globalen Nordens wie den USA, Deutschland und Großbritannien historisch viel weniger zu deren Verursachung beigetragen haben.

Während einige Regierungen, beispielsweise in Indonesien oder kleineren Inselstaaten, auf Überschwemmungen bereits mit der Verlegung ganzer Stadtteile zu reagieren versuchen, sind gerade Menschen im globalen Süden, die in ländlichen Gebieten vom Ackerbau und der Viehzucht leben, von den Auswirkungen der Klimakrise besonders gravierend betroffen. Ihre spärlichen Habseligkeiten werden nicht nur immer wieder erneut durch Extremregen, Sturmfluten und Überschwemmungen zerstört, wodurch sie jedes Mal aufs Neue in ihrem erarbeiteten Wohlstandsniveau um Jahre, manchmal sogar

Jahrzehnte, zurückgeworfen werden. Die Katastrophen haben auch langfristige Auswirkungen. Bodenerosion, drastische Verringerung der Fruchtbarkeit, Verseuchung mit Abwässern und Chemikalien führen zu Unnutzbarkeit. Extremhitze verlängert die Zeitabschnitte in denen Feldarbeit schier unmöglich ist. Fischschwärme verenden wegen steigender Temperaturen oder verlagern sich in tiefere Meeresregionen und sind außerhalb des industriellen Fischfangs nur noch schwerlich erreichbar. Der Zugang zu nicht kontaminiertem Trinkwasser wird rar. Die regelmäßige und wiederkehrende Zerstörung von Einrichtungen der öffentlichen Infrastruktur, wie Bewässerungskanäle, Straßen, Schulen und Krankenhäuser, behindert gesellschaftliche Entwicklung und trifft arme und mittellose Bevölkerungsgruppen am stärksten. In vielen Hauptrisikoregionen wird ein so verursachter Einbruch der Wirtschaftsleistung von bis zu 20 Prozent prognostiziert.

Diese klimabedingten Veränderungen wirken selten isoliert. Sie verschärfen bestehende gesellschaftliche Krisen wie Armut, politische Instabilität oder Gewalt und bringen neue und intensivierte Ungleichheit hervor. Aber auch auf der Ebene der einzelnen bringen die Klimakatastrophen Millionen von Menschen an die Grenzen ihrer Resilienzfähigkeit. Verschuldung und Verzweiflung nehmen gleichermaßen zu und zwingen Menschen ihre bisherigen Wohnorte zu verlassen, weil dort selbst unter großen Konzessionen für sie kein Leben mehr möglich ist. Mit jeder Dürre, jedem Hochwasser, jedem Ernteausfall wächst der Druck weiter und Existenzen geraten ins Wanken. Die Zunahme der Ausichtslosigkeit treibt die Menschen auf die Migrationsrouten.

Bereits 2018 wurden weltweit 17,2 Millionen Menschen in 144 Ländern und Gebieten aufgrund von Umweltkatastrophen wie Stürmen oder Starkregen vertrieben. Die Groundswell-Studie der Weltbank (2021) kommt zu dem Ergebnis, dass die Klimakrise bis Mitte des Jahrhunderts 216 Millionen Menschen dazu zwingen wird zu migrieren. Diese Bewegungen finden absolut überwiegend als Binnenmigrationen statt, lassen die urbanen Zentren oft explosionsartig anwachsen und schaffen neue unbewältigte Probleme von Überausbeutung und Stadtplanung.

Verrohung nach innen und außen

All das ist keine neue Erkenntnis, allein eine ernstzunehmende Politik der Begrenzung der Erderhitzung und Bearbeitung von Klimakrisenfolgen ist schwerlich erkennbar. Zu verzeichnen ist sogar der gegenteilige Trend einer „drill baby drill“-Mentalität.

Auch wenn es nach jahrzehntelangen Kämpfen gelungen ist, die Frage von Kompensationsleistungen für besonders von Klimakrisenschäden betroffene Weltregionen auf die Tagesordnung der Vereinten Nationen zu pushen und einen Fonds für *loss&damage* einzurichten, scheitert dieser, wie so ziemlich alles an globalen Klimavereinbarungen, am politischen Willen zu deren Umsetzung. Der Fonds krankt an mangelnder Zahlungsmoral und fehlenden Einzahlungs- wie Auszahlungsmodalitäten und bietet Gesellschaften, denen die Kapazitäten zur Bewältigung der Klimaschäden fehlen, bisher keinerlei Hilfe.¹

Auch Mittel zur Klimafinanzierung ändern das nicht. In den letzten zehn Jahren wurden diese von den Industrieländern in erster Linie über ihre multilateralen Entwicklungsbanken in Form von Darlehen und Krediten bereitgestellt. Kredite mussten so von betroffenen Ländern zu marktüblichen Zinssätzen zurückgezahlt werden und haben oftmals die Staatsverschuldung drastisch erhöht, anstelle zu entlasten. Da große Infrastrukturprojekte, wie etwa Solar- und Windparks, Wasserstoffprojekte oder geothermische Anlagen, in aller Regel nicht mit ortsansässigen, sondern mit Firmen der Geberländer umgesetzt werden, wirken auch Instrumente

der Emissionsreduzierung oft lediglich als Profitmodell der eigenen Volkswirtschaften und nicht als Hilfe für die am meisten von der Klimakrise betroffenen Länder.

Während das Geld für Klimaanpassungsmaßnahmen fehlt, flossen 2022 rund sieben Billionen US-Dollar in Subventionen für fossile Energien. Weltweit wurden die Summen für Maßnahmen der Entwicklungszusammenarbeit drastisch gekürzt oder gänzlich eingestellt, während die Rüstungsausgaben 2024 auf 2,7 Billionen Dollar stiegen. Eine klare Prioritätensetzung und Ausdruck des globalen Rechtsrucks, der im Kern die Bereitschaft bedeutet, Bewohner:innen ganzer Weltregionen und Teile der Bevölkerung der Industriestaaten zu opfern – trotz existierender Alternativen.

Entgegen einer dringend benötigten sozial-ökologischen Transformation zeichnet sich die Versicherheitlichung der Klimakrise ab. Anstatt die drohende planetare Verwüstung durch koordinierte, globale Anstrengungen für vermeidbar zu halten, wird sich in erster Linie auf die durch sie produzierten Sicherheitsrisiken vorbereitet. Dies betrifft die Sicherstellung der Einsatzfähigkeit nationaler Armeen ebenso wie die strategische Absicherung des Zugriffs auf Rohstoffe, Energie und Trinkwasserreserven durch Handelsabkommen, im Zweifel aber auch mit militärischen Mitteln. Der militariserte Kohleabbau in Kolumbien, die Rodung ganzer Landstriche für Kupfer- und Nickel-

minen in Indonesien oder der Umbau Bosniens zu einer europäischen Rohstoffkolonie für Magnesium und Lithium, sind nur einige der zahlreichen Beispiele.

Auch die Migration, die als Folge der Zerstörung durch Klimakrisen ausgelöst wird, wird in NATO-Papieren bereits seit Jahren lediglich als Sicherheitsproblem bezeichnet, auf das es sich vorzubereiten gilt. Folgerichtig zur sang- und klanglosen Überschreitung des 1,5-Grad-Ziels werden die Zentren des globalen Nordens noch radikaler als bisher abgeschottet. Während in Deutschland das Klimaschutzgesetz und die Emissionsziele ganzer Industriezweige verwässert werden, militarisiert die EU ihre Außengrenze, höhlt das Recht auf Asyl aus, oder übergeht es durch Polizeipraktiken widerrechtlich, wo dieses Recht noch existiert. Die zukünftig bewohnbaren Regionen der Welt sollen nicht mit allen verbleibenden Menschen geteilt werden müssen.

Sicherheitslücke Klimaflucht

Laut dem Internal Displacement Monitoring Center gab es 2024 knapp 45,8 Millionen Binnenvertreibungen wegen Extremwetterereignissen und Naturkatastrophen. Der Weltklimarat stellt fest, dass sich das Risiko von Vertreibungen durch Überschwemmungen mit jeder Erwärmung um 1 °C um 50 Prozent erhöht.

Trotzdem ist Klimaflucht nicht als Fluchtursache anerkannt, eine Schutzregelung für Vertriebene und Geflüchtete existiert nicht und in der Definition sogenannter „sicherer Herkunftsländer“ wird die Option faktischer Unbewohnbarkeit gar nicht erst berücksichtigt. Die Beeinträchtigung grundsätzlicher Menschenrechte als Grundlage für einen Schutzstatus scheint vor dem Hintergrund eskalierender Klimakrisenschäden evident zu sein, denn der Zustand der uns umgebenden Umwelt strukturiert wesentlich die Möglichkeiten die in der Erklärung der allgemeinen Menschenrechte verankerten Rechte auch wahrnehmen zu können. Ein erst kürzlich vom Internationalen Gerichtshof veröffentlichtes Rechtsgutachten² bestätigt die Wechselbeziehung zwischen Menschenrechten und dem Schutz der Umwelt und formuliert eine völkerrechtlich verbindliche Sorgfaltspflicht von Staaten, Klimaschäden zu verhindern, zu mindern und zu beheben. Das schließt die Verantwortung für Folgekosten durch Klimakrisenschäden mit ein. Ein Meilenstein, darin den Fokus von einem militärischen zu einem sozialen Sicherheitsbegriff zu verschieben.

Trotz dessen zeichnet sich eine baldige Schließung der klaffenden Sicherheitslücke für Klimakrisenvertriebene noch nicht ab. Ein migrationsfeindlicher Diskurs von Europa bis in die USA, der noch nicht mal Folter durch die Taliban oder systematische Bombardierung als Abschiebehemmnis anerkennt, steht dem wie eine Mauer im Wege. Es bedarf deswegen auch eines politischen Richtungswechsels zur Frage der Migration, denn Flucht und Migration sind die Folge zerstörerischer Politik und nicht deren Ursache.

Karin Zennig ist Klimareferentin bei der Hilfs- und Menschenrechtsorganisation medico international.

© Karin Zennig, Medico international



In Dadu standen einst links und rechts des Weges Reisfelder. Nach den monatelangen Überschwemmungen von 2022 und folgender Dürre und Extremhitze sind nur noch ausgemergelte Böden geblieben. Dadu ist eine Region in Sind, Pakistan, eine der am stärksten von der Klimakrise betroffenen Regionen der Welt.

Notizen

¹ David Hoffmann behandelt in diesem Dossier die Finanzierung der Entwicklungszusammenarbeit anlässlich der FFD4 und die damit verbundenen zentralen Fragen.

² Internationaler Gerichtshof, Gutachten vom 23. Juli 2025, Obligations of States in respect of Climate Change; Earth.Org, „The World's Top Court Has Spoken Unequivocally on States' Climate Change Obligations“, zuletzt geändert am 25. Juli 2025, <https://earth.org/icj-advisory-opinion-the-worlds-top-court-has-spoken-unequivocally-on-states-climate-change-obligations/> (abgerufen am 3. September 2025).

Interest, interests and no interest in change

Ein kritischer Blick auf die Vierte Internationale Konferenz zur Entwicklungsfinanzierung (FfD4)



David Hoffmann

Anstatt dringend notwendiger Reformen, lieferte die FfD4 kaum mehr als altbekannte Rhetorik. Mit schwachen Verpflichtungen und fehlendem Verantwortungsbewusstsein, repräsentiert das Ergebnis ein Kooperationsmodell, das globale Ungerechtigkeiten eher festigt als sie überwindet.

3,3 Milliarden Menschen leben in Ländern, die mehr öffentliche Gelder für Zinszahlungen ihrer Staatsschulden ausgeben als für das Gesundheits- oder Bildungswesen. Viele dieser Länder gelten als besonders anfällig für die Auswirkungen der Klimakrise, wodurch sie in der aktuellen globalen Finanzarchitektur noch weiter benachteiligt werden. Tatsächlich müssen einige Länder des Globalen Südens für jede 10 Dollar, die sie an Zinsen zahlen, einen zusätzlichen Dollar für Klima-Risikoprämien aufbringen. Die aktuelle Schuldenkrise im Globalen Süden, gefährdet nicht nur die globalen Bemühungen im Bereich der Klima- und Entwicklungsfinanzierung, sie frisst sie teilweise auf. Das wichtigste internationale Treffen dieses Jahr, das sich mit dieser Absurdität (und anderen) befassen sollte, war die Vierte Internationale Konferenz zur Entwicklungsfinanzierung (FfD4), die vom 30. Juni bis zum 3. Juli in Sevilla, Spanien, stattfand. Das Abschlussdokument, der sogenannte Compromiso de Sevilla („Verpflichtung von Sevilla“) signalisiert nicht nur, dass der Multilateralismus die erste Hälfte des Jahres 2025 – verletzt – überstanden hat, sondern spiegelt auch zwei Dinge wider: eine erfolgreiche Verteidigung der Interessen der Länder des Globalen Nordens

und kein echtes Interesse dieser Länder an einer Reform der internationalen Finanz- und Entscheidungsarchitektur.

Geschichte der Entwicklungsfinanzierung

Im heutigen Kontext würden viele, insbesondere diejenigen, die dies 2002 erlebt haben, sicherlich gerne den „Geist von Monterrey“ wiederbeleben. Der Monterrey-Konsens, das Ergebnisdokument der FfD1, erkannte die Schwierigkeiten der Entwicklungsländer bei der Mobilisierung von Ressourcen für ihre eigene Entwicklung an und stellte die Frage der Unterstützung und Rolle der internationalen Gemeinschaft bei der Ermöglichung dieser Entwicklung. Basierend auf einem Multi-Stakeholder-Ansatz sollte der FfD-Prozess Themen wie Auslandsverschuldung, ausländische Direktinvestitionen, internationalen Handel als Motor für Entwicklung usw. auf ganzheitliche und umfassende Weise angehen. Damit schlug diese erste FfD-Konferenz einen bahnbrechenden Kurs ein. Zum ersten Mal wurden Fragen im Zusammenhang mit der globalen Finanzpolitik von den Bretton-Woods-



Anfang 2025 kündigte die US-Regierung Kürzungen bei der USAID an – ein harter Schlag für tausende Programme in Gesundheit, Ernährung und Wirtschaft und für den Multilateralismus weltweit.

Institutionen mit Sitz in Washington, an die Vereinten Nationen übertragen – ein inklusiveres und demokratischeres Forum. Während in der Doha-Erklärung (FfD2 - 2008) erstmals der Klimawandel und die damit verbundenen Herausforderungen für die Entwicklungsagenda erwähnt wurden, wurde die FfD-Agenda in der „Addis Ababa Action Agenda (AAAA)“ (FfD3 - 2015) mit dem Pariser Abkommen und den Zielen für nachhaltige Entwicklung (SDGs) in Einklang gebracht. Darüber hinaus festigte die AAAA die kontroverse Rolle der privaten Finanzwirtschaft in der Entwicklungszusammenarbeit mit dem ehrgeizigen Slogan „from billions to trillions“ – ein Ansatz, der heute weithin als unzureichend betrachtet ist, auch vom derzeitigen Chef der Weltbank. Eine individuelle Analyse der im Rahmen des FfD-Prozesses eingegangenen Verpflichtungen, darunter zur öffentlichen Entwicklungshilfe (ODA), zum nachhaltigen Schuldenmanagement und zu einem fairen, regelbasierten Handelssystem, ergibt ein eher ernüchterndes Bild. Dies wird dem FfD-Prozess jedoch nicht unbedingt gerecht, da die FfD-Konferenzen und ihre Vorbereitungs- und Verhandlungsphasen als Druckmittel in anderen Foren wie der Weltbank und dem Internationalen Währungsfonds (IWF), den Klimakonferenzen (COPs) und dem G20 dienen.

Die Anlaufphase der FfD4 in Sevilla verlief alles andere als reibungslos. In der Folge der COVID-19-Pandemie verschärften sich die globalen Ungleichheiten,

die Schuldenkrise verschärfte sich und die Klimakrise wurde für viele Entwicklungsländer zu einer unmittelbaren existenziellen Bedrohung. Angesichts einer jährlichen Finanzierungslücke bei den SDGs von mittlerweile über vier Billionen US-Dollar war die FfD4 längst fällig. Die FfD4-Verhandlungsphase, beginnend im Jahr 2024, wurde jedoch von einer Erosion der internationalen Solidarität begleitet: Die EU-Mitgliedstaaten kürzten ihre Budgets für Entwicklungszusammenarbeit, die USA unter Trump zerlegten die USAID, und wiederholte Verstöße gegen das Völkerrecht und die Ablehnung internationaler Institutionen sorgten für eine düstere Stimmung – am deutlichsten verkörpert durch den anhaltenden Genozid in Palästina.

Zwei besondere Ereignisse im Vorfeld der FfD4 sind erwähnenswert: Die Vereinigten Staaten blockierten zunächst den Prozess und zogen sich dann vollständig daraus zurück, während das Europäische Parlament es versäumte, einen gemeinsamen Standpunkt zu verabschieden – und schließlich dem Druck der rechten Parteien nachgab. Aus Protest sagte der luxemburgische Europaabgeordnete und Berichterstatter für die FfD4 Charles Goerens seine Teilnahme ab und erklärte: „Je refuse de défendre ce torchon.“ Vor diesem Hintergrund ist es überraschend, dass der Compromiso de Sevilla, das Abschlussdokument der FfD4, bereits zwei Wochen vor dem Treffen in Sevilla in New York verabschiedet wurde. Keine Notwendigkeit für nächtelange Verhandlungsmarathons, wie wir sie von den COPs kennen? Ein solider Plan, um die Finanzierungslücke zu schließen und uns aus der drohenden Polykrise herauszuführen? Die Erklärung für diese schnelle Verabschiedung lässt sich leicht erraten: kleinster gemeinsamer Nenner ... plus mangelnde Ambitionen und ein kleiner Trick, um sich aus einem internationalen Abkommen herauszuwinden, während man es öffentlich verabschiedet.

Steuergerechtigkeit

Ein allgegenwärtiges und heiß diskutiertes Thema in den Debatten um die zunehmenden Nord-Süd-Ungleichheiten, das nun vielleicht noch stärker als

zuvor innerhalb dieser geographischen Sphären an Bedeutung gewinnt. Seitdem milliardenschwere Eliten immer öfter im Rampenlicht der nationalen und internationalen politischen Bühnen auftauchen und die Auswirkungen ihrer privaten sowie geschäftlichen Praktiken immer deutlicher werden, haben sich die Forderungen der zivilgesellschaftlichen Organisationen (CSO) und der Regierungen nach globalen Vermögenssteuern und Solidaritätsabgaben verstärkt. Tatsächlich sind die Zahlen, die die globalen Vermögensungleichheiten darstellen, so exorbitant geworden, dass Oxfam International gleich ein paar Monate nach der europäischen Kampagne „#TaxTheRich“ im Jahr 2024, die Kampagne „TaxTheSuperRich for People and Planet“ ins Leben rief. In Sevilla haben drei Regierungen – Brasilien, Spanien und Südafrika – eine globale Koalition mit dem gleichen Ziel gegründet. Jedoch stammt die rezente Dynamik für Steuergerechtigkeit auf multilateraler Ebene schon von früher. Mit beispielloser Beharrlichkeit brachten die Gruppe der afrikanischen Mitgliedstaaten und die G77 im Jahr 2023 eine Resolution in der UN-Generalversammlung auf den Weg, um Verhandlungen über ein UN-Rahmenübereinkommen zur internationalen Zusammenarbeit im Steuerbereich aufzunehmen. Das Ziel: die Steuerpolitik aus der ausschließlichen Kontrolle der Organisation for Economic Co-operation and Development (OECD) zu lösen. Dieser Vorschlag wurde zwar 2023 von Ländern des Globalen Nordens, darunter Luxemburg, blockiert, doch er wurde 2024 in einer historischen Abstimmung angenommen. Dabei enthielten sich Luxemburg und alle anderen EU-Mitgliedstaaten der Stimme.

Zwar verdient Luxemburg Anerkennung dafür, dass es sein Official Development Assistance (ODA)-Ziel von 1 % des Nationaleinkommens einhält und das Prinzip der Additionalität respektiert, doch werden diese Bemühungen durch die Rolle des Landes bei der Ermöglichung von Steuervermeidung untergraben. Der oben beschriebene Widerstand Luxemburgs und der anderen EU-Mitgliedstaaten ist besonders beunruhigend, da das Land eine unverhältnismäßig große Rolle beim globalen Steuermissbrauch

spielt. Laut dem Tax Justice Network ist Luxemburg, das weniger als 0,01 % der Weltbevölkerung beherbergt, für 5,85 % der globalen Steuerausfälle verantwortlich. Es gehört damit neben den Niederlanden, dem Vereinigten Königreich (und seinen Offshore-Gebieten) sowie der Schweiz zur sogenannten „Achse der Steuervermeidung“. In einer globalen Wirtschaft, in der jährlich schätzungsweise 480 Milliarden US-Dollar an Steuern aufgrund von Gewinnverlagerungen und Offshore-Steuerhinterziehung verloren gehen, ist Steuergerechtigkeit für die Entwicklungs- und die Klimafinanzierung von entscheidender Bedeutung geworden. Sie entscheidet zum Beispiel darüber, ob ein Land in Resilienz, öffentliche Dienstleistungen oder Klimaanpassung investieren kann – oder ob es weiterhin auf externe Finanzmittel angewiesen ist, die mit den durch die eigene, größtenteils nicht selbst verschuldete, Klimavulnerabilität aufgeblähten Risikoprämien verbunden sind.

*Unglaubliche 3,3
Milliarden Menschen
leben in Staaten, die
mehr für Schuldzinsen
ausgeben als für
Gesundheit oder Bildung.*

Der Compromiso de Sevilla war insofern ein Erfolg, als er die Verpflichtung enthält, „sich konstruktiv an den Verhandlungen über ein Rahmenübereinkommen der Vereinten Nationen über internationale Zusammenarbeit im Steuerbereich zu beteiligen“. Dies ist ein solider Schritt, um den übermäßigen und undemokratischen Einfluss der OECD auf die internationale Steuerarchitektur zu beenden. Wir könnten tatsächlich ohne bitteren Beigeschmack einen Sieg für den Multilateralismus in dieser Angelegenheit feiern und Sevilla als „bescheidenen Schritt nach vorne“ bezeichnen, wie es die G77+China getan haben ... wenn da nicht der Schlag ins Gesicht durch die G7-Länder wäre. Drei Tage vor dem Treffen in Sevilla kündigt Präsident

Trump stolz eine Pressekonferenz mit den G7-Staaten an. Auf dieser stimmen Kanada, Frankreich, Deutschland, Italien, Japan, das Vereinigte Königreich und die EU einer Ausnahme zu, die US-Unternehmen von der globalen Mindestunternehmenssteuer der OECD in Höhe von 15 % befreit. Damit werden die meisten Reden der Staats- und Regierungschefs des Globalen Nordens in Sevilla zu einer bloßen Farce.

Gerechte Schuldenpolitik

Jason Braganza, kenianischer Ökonom und Direktor des African Forum and Network on Debt and Development (AFRODAD), fasst das Ergebnis des FfD4 in Bezug auf die Bewältigung der Schuldenkrise treffend zusammen: „Dieses Dokument war von Anfang an nicht besonders ambitioniert und wurde dennoch noch weiter verwässert.“ Außerdem hat die EU, wie bereits kurz erwähnt, nicht nur den Vorschlag mitverwässert, sondern auch einen feigen Trick angewendet, um sich den Verpflichtungen zur Schuldengerechtigkeit zu entziehen. Ein Großteil des Globalen Südens ist in einer unerbittlichen Schuldenspirale gefangen. Laut Eurodads „Jubilee 2025: A year to act on debt justice“ sind derzeit etwa 130 Länder kritisch verschuldet, und unglaubliche 3,3 Milliarden Menschen leben in Staaten, die mehr für Schuldzinsen ausgeben als für Gesundheit oder Bildung. Diese Schuldenlast schränkt nicht nur die grundlegenden Menschenrechte und sozialen Dienstleistungen ein, sondern untergräbt auch die Klimaresilienz und die Entwicklungsziele, indem sie knappe öffentliche Ressourcen für die Bedienung der Gläubiger abzieht. Bei Schuldenerlass geht es nicht um Wohltätigkeit, sondern um Gerechtigkeit und – Gott bewahre – Selbsterhaltung der EU-Länder, insbesondere im Hinblick auf die Klimakrise.

Jason Hickel und Andrew Fanning zeigen dies in einer aktuellen Studie, in der sie die Entschädigung für die Aneignung der Atmosphäre berechnen – mit anderen Worten, was Länder wie Luxemburg, die die Grenzwerte überschreiten, den

Ländern, die darunter bleiben, als Entschädigung für die Verschmutzung der Atmosphäre schulden. Die erschütternde Zahl: Den Ländern des Globalen Südens, die ihre Grenzwerte unterschreiten, stehen 192 Billionen US-Dollar zu. Um es mit den Worten des aktuellen ActionAid-Berichts zum gleichen Thema zu sagen: „Who owes who?“

Die CSOs und die Regierungen des Globalen Südens argumentieren, dass die Schuldenpolitik nicht weiterhin von Gläubigerblöcken dominiert werden darf, da der direkte Weg aus der Polykrise darin besteht, ungerechte und illegitime Schulden zu erlassen. Genauso wie sie sich für eine UN-Rahmenkonvention zur internationalen Zusammenarbeit in Steuerfragen eingesetzt haben, um der OECD die Kontrolle zu entringen, drängten sie auch auf eine von den Vereinten Nationen geführte Schuldenkonvention – eine Konvention, die diese Dominanz beseitigt und die Umstrukturierung oder gar den Erlass von Staatsschulden in eine transparente, multilaterale und demokratische Struktur einbettet. Die FfD4 wurde zu einem zentralen Moment für diese Bemühungen, zu einer Gelegenheit, einen weiteren „bescheidenen Schritt nach vorne“ zu machen. Doch im Compromiso de Sevilla wurden die initialen Formulierungen zu vagen „Empfehlungen“ und zukünftigem „Dialog“ verwässert, wodurch sie ihrer konkreten Verbindlichkeit beraubt wurde. Tragisch, aber zu erwarten – eine klassische Entwicklung solcher Verhandlungen, wenn die Interessen der Länder des Globalen Nordens bedroht sind. Konkret war es jedoch das Verhalten der EU, das geradezu erschreckend war und dieses hochgelobte multilaterale Forum aushöhlte. Tatsächlich spielte die EU nicht nur eine Schlüsselrolle bei der Verwässerung des endgültigen Textes, sondern dissoziierte sich anschließend auch aktiv von Absatz 50f zur Reform der globalen Schuldenarchitektur. Dieser „Trick“ ermöglichte es der EU, zusammen mit Kanada, der Republik Korea und Japan, den Compromiso de Sevilla zu unterzeichnen, ohne sich an diesen Absatz binden zu müssen. Interessanterweise hat sich China, das oft als Sündenbock dafür herhalten muss, dass es afrikanischen Ländern Kredite gewährt und ihnen damit „faule“ Schulden aufbürdet, nicht von diesem Absatz

distanziert, was Daniela Gabor als einen strategischen Schritt interpretiert, die Schuldenkrise des Globalen Südens zu nutzen, um das Monopol der Bretton Woods-Institutionen zu brechen.

Clear interests and no interest in change

Die Vierte Internationale Konferenz zur Entwicklungsfinanzierung hat trotz hochgesteckter Ziele und Fototermin-Diplomatie die Widersprüche eines globalen Finanzsystems offenbart, das nach wie vor in kolonialer Logik verankert ist. Der Compromiso de Sevilla war weder ein Wendepunkt noch eine Kurskorrektur. Vielmehr bestätigte er, was die CSOs und die Regierungen des Globalen Südens seit langem artikulieren: Der Globale Norden – insbesondere die EU, wobei Luxemburg eine symbolische Rolle spielt – übt weiterhin unverhältnismäßigen Einfluss auf die internationale Wirtschaftspolitik aus und blockiert gleichzeitig jede sinnvolle Reform. Trotz aller selbstgefälligen Bekräftigungen zu heutigen und früheren Engagements zur öffentlichen Entwicklungshilfe, wurde die politische Kohärenz im Bereich der nachhaltigen Entwicklung (cohérence des politiques) erneut den festgefahrenen Interessen geopfert.

Die Dualität Luxemburgs verkörpert diese Inkohärenz. Das Land rühmt sich stolz seiner ODA-Level von 1 %, aber seine Position im globalen Spillover-Index erzählt eine andere Geschichte. Mit einer der weltweit schlechtesten Bilanzen – verantwortlich für das Ermöglichen von Steuervermeidung und einen extrem unnachhaltigen Ressourcenverbrauch – untergräbt es seine eigenen Bemühungen. Wie Hernan Saenz von Oxfam International mit Blick auf die EU-Länder treffend feststellte: „Die Bekräftigung früherer [und aktueller] ODA-Verpflichtungen ist bedeutungslos, wenn keine konkreten Maßnahmen folgen.“ Auf der FfD4 lieferten die Länder des Globalen Nordens viele rhetorische Bekräftigungen, aber nur wenige verbindliche Verpflichtungen. Ihre Weigerung, sich auf ambitionierte Vorschläge zur Schuldengerechtigkeit einzulassen,

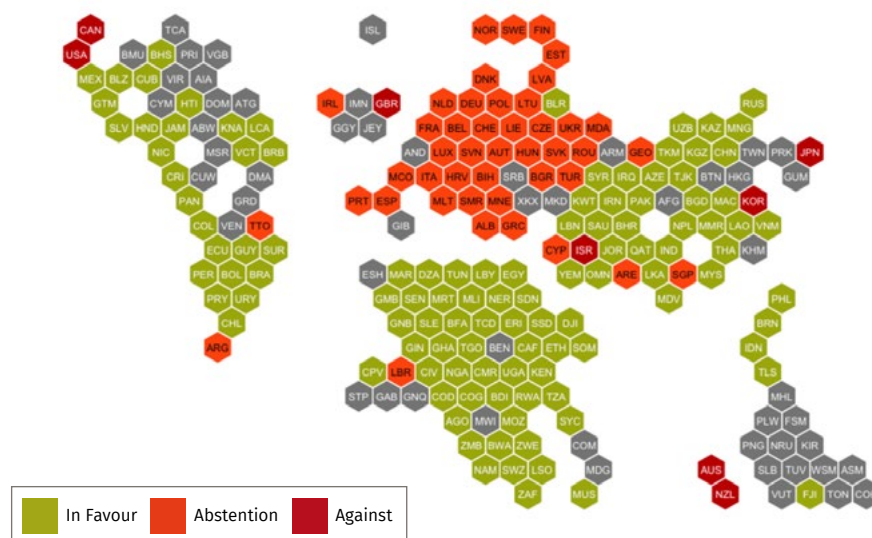
und ihr Widerstand gegen strukturelle Steuerreformen spiegelten nicht nur einen Mangel an politischem Willen wider, sondern auch eine kalkulierte Verteidigung von Privilegien innerhalb einer neokolonialen Weltanschauung.

Indem sich die EU von wichtigen Bestimmungen zur Bewältigung der Schuldenkrise distanziert, stellt sie Anschein über Substanz.

Die Befürwortung privater Finanzierungen und marktbasierter „Lösungen“ durch den Gipfel hat diesen Status quo nur noch verstärkt. In einem seit der Addis-Abeba-Aktionsagenda schmerzlich vertrauten Szenario dominierten *Blended Finance* und *De-Risking* die Gespräche und wurden erneut als Wundermittel gepriesen. Die Global-Gateway-Initiative der EU wurde als visionär angepriesen, während sie in Wirklichkeit knappe Entwicklungsgelder umleitete, um private Investitionen mit wenigen Kontrollmechanismen anzulocken. Viele der 130 Initiativen im Rahmen der sogenannten „Sevilla-Aktionsplattform“ folgten derselben Logik – alte Strategien wurden in glänzender Verpackung neu aufgelegt. Risikoversicherungsinstrumente, *Debt-for-Development-Swaps* und Projektpipelines kamen den Unternehmen entgegen, trugen aber wenig dazu bei, die strukturellen Ursachen der Ungleichheit zu bekämpfen. Wie Rodolfo Lahoy von IBON International feststellte, wird privates Kapital erneut als Rettungsmittel für eine Entwicklungsagenda behandelt, die bereits unter dem Gewicht gescheiterter Versprechen und der unternehmerischen Vereinnahmung zu versinken droht.

Sevilla war kein Ort ambitionierter Reformen, sondern kontrollierter Erwartungen. Während die Länder des Globalen Südens und die zivilgesellschaftlichen

© Screenshot aus dem Bericht „State of Tax Justice 2024“ des Tax Justice Network, Figure 3.1. Support of the UN Tax Convention.



Weltkarte der Stimmen (2024) der Länder zur UN Tax Convention nach Position: Dafür (grün), Enthaltung (orange), Dagegen (rot), Nicht teilgenommen oder keine Angabe (grau).

Organisationen auf mutige Reformen drängten – eine UN-Steuerkonvention, eine Umstrukturierung der Staatsschulden unter der Schirmherrschaft der UN und Rechenschaftspflicht für finanzielle und ökologische Ungerechtigkeiten –, wurden sie mit verwässerten Formulierungen, Verfahrenskniffen und hinter den Kulissen ausgehandelten Distanzierungen konfrontiert. Der Schritt der EU, sich von wichtigen Bestimmungen zur Bewältigung der Schuldenkrise zu distanzieren, aber dennoch das Abschlussdokument zu unterzeichnen, ist symptomatisch für eine Strategie, die Anschein über Substanz stellt. Dass China sich entschied, diesen Weg nicht zu gehen – obwohl es regelmäßig zum Sündenbock für die Schuldenkrise des Globalen Südens gemacht wird –, unterstreicht, wie sich die geopolitischen Allianzen als Reaktion auf die Unnachgiebigkeit der alten Garde verschieben.

Die Institutionen und Staaten, die ihre eigenen Privilegien nicht infrage stellen, werden die Beseitigung struktureller Ungleichheiten weder anstreben noch umsetzen. In diesem Sinne bestätigte Sevilla, dass die derzeitige globale Finanzarchitektur Entwicklung weiterhin als Akt der Wohltätigkeit und als Investitionsmöglichkeit behandelt – solange die Renditen nach Norden fließen. Mit

den Worten von Daniela Gabor: „Was wir derzeit erleben, ist kein Rückzug kolonialer Macht, sondern ihre raffinierte Neuerfindung.“

Sevilla war kein Ort ambitionierter Reformen, sondern kontrollierter Erwartungen.

Der Weg von Sevilla führt nun zur COP30 und zur nächsten UN-Generalversammlung – Momente, die zeigen werden, ob der Multilateralismus noch das Potenzial für transformative Gerechtigkeit hat oder ob er, wie in Sevilla, ein Theater bleibt, in dem Macht höflich bekräftigt wird. Was als Nächstes geschieht, hängt weniger davon ab, ob der Globale Norden zuhört, als vielmehr davon, ob der Globale Süden und die Zivilgesellschaft die Spielregeln neu gestalten können. Denn wenn uns Sevilla eines gelehrt hat, dann dies: Die Interessen sind klar – ebenso wie das Desinteresse an Veränderungen.

Notizen online einsehbar

Développement durable ou bonheur intergénérationnel :

Entre croissance, exclusion et retard...



Dr Yves Ekoué Azaïmo

Et si la croissance économique n'était pas synonyme de progrès ? Remise en question comme indicateur de développement durable, elle révèle ses limites et les dynamiques qui en réduisent la portée, loin d'une mesure plaçant l'humain au centre de l'évaluation.

Dans un monde de cristallisation de polycrises, une analyse des causes profondes des inégalités et de la pauvreté s'impose. Force est de constater que celles-ci trouvent leur source au sein d'un processus de déglobalisation asymétrique et sélective, qui ne fait que compromettre le futur des Objectifs de développement durable (ODD) des Nations unies - dont les résultats sont mitigés, voire en recul.

Servir les humains fragiles « durablement » et cristallisation des polycrises

Attribuée à Edgar Morin dans les années 1990, la notion de « polycrises » fait référence à une situation où plusieurs crises interconnectées (climatiques et écologiques, géoéconomiques, géopolitiques, sanitaires, sociales, liées à la migration, à l'éthique et à la démocratie toxique...) se renforcent mutuellement. Cela rend la résolution des problèmes plus complexe que si ces crises étaient isolées. Cet enchevêtrement de crises rend les solutions complexes, rappelant régulièrement l'impuissance des politiques non coordonnées au plan mondial par des

gouvernements nationaux, optant pour la facilité du protectionnisme.

Cette impuissance n'est en fait que le reflet d'un manque de volonté collective qui se traduit par un affaiblissement volontaire des Nations unies, celui du Conseil de sécurité en particulier. Face à ce qu'il faut bien désigner comme une politique de déglobalisation asymétrique sélective, et loin de ce que les États veulent afficher en matière de communication, ces États qui promeuvent une telle politique sont en train de sous-estimer le potentiel insoupçonné de nuisances qu'amène la cristallisation des polycrises dans un monde incertain, imprévisible et poly-dynamique.

Or, les premières victimes sont les personnes marginalisées qui ne bénéficient pas des fruits de la croissance économique et auxquelles les dirigeants du monde ont même refusé la dignité que représente un développement humain minimum (DHM). De même qu'il existe un « salaire minimum », les Nations unies qui savent mesurer le développement, sont pour le moment incapables de créer, et surtout d'imposer, un « développement humain minimum ». Cependant, et aussi complexe soit-il, il convient de caractériser les conditions dans lesquelles le DHM demeure partiel et partial, et freine

le développement humain. Car, à moins de véritablement refonder l'inclusivité pour aboutir à une réelle intégration des populations concernées, le futur des Objectifs de développement durable (ODD) est compromis.

Futur des ODD compromis, sauf refondation de l'inclusivité

Selon le rapport 2025 des Nations unies portant sur les ODD, « seulement 35 % des cibles sont en bonne voie, 18 % ont régressé, et près de la moitié progressent trop lentement ». Selon les sources, le déficit annuel de financement des Objectifs de Développement Durable (ODD) est estimé entre 3.700 et 7.000 milliards de dollars américains (USD). António Guterres, le Secrétaire général des Nations unies a reconnu en avril 2025 que la réalisation des ODD est « terriblement en retard » et souffre d'un déficit estimé à 4.000 milliards de USD, principalement à cause de la pandémie sanitaire, des catastrophes climatiques et de l'endettement des pays vulnérables, auxquels il faudra rajouter le désengagement des États-Unis et la chute libre des soutiens à l'Aide publique au développement (APD). En effet, les coupes budgétaires dans l'APD bilatérale et multilatérale compromettent les financements essentiels, et la marginalisation croissante de l'ONU affaiblit la coordination multilatérale. De fait, la coordination s'est déplacée et se fait au niveau du G7/OTAN ou alors au niveau de l'OCS/BRICS. Cette bi-multilatéralité doit être prise en compte pour saisir la complexité de polycrises.

Déjà en 2024, seulement 17 % des cibles des ODD étaient sur la bonne voie, 48 % en retard, et 35 % avaient stagné ou régressé depuis 2015. Et alors que les ODD entament leur dernière ligne droite vers 2030, les signaux d'alerte se multiplient. Moins de 20 % des cibles sont susceptibles d'être atteintes d'ici 2030. Les inégalités se creusent, la faim progresse, et l'égalité de genre reste hors d'atteinte. Sans sursaut politique, finan-

cier et conceptuel, les perspectives sont sombres, avec des reculs déjà observés. L'urgence est de réformer l'architecture financière mondiale, de permettre une participation décisionnelle des bénéficiaires locaux, et de concentrer et coordonner les investissements dans les neuf transitions interdépendantes clés : 1. énergie, 2. alimentation, 3. infrastructure, 4. logement, 5. emploi, 6. éducation, 7. numérique, 8. climat et 9. souveraineté. Avec moins de 15 % des bénéficiaires impliqués dans la conception des projets des ODD, la non-représentativité des destinataires officiels et l'invisibilisation des victimes des ODD ne peuvent passer par pertes et profits. L'exemple du Bénin a pu démontrer que « 85 % des projets réussis impliquaient [en effet] activement les bénéficiaires ».

Le plus grand échec des ODD est leur incapacité à transformer les trajectoires des pays à faible capacité d'influence et les plus en difficulté - faute de financement, de gouvernance inclusive et de mécanismes contraignants. À l'inverse, parfois en marge des logiques onusiennes, des pays comme la Chine ont réussi grâce à des modèles endogènes puissants. En effet, la Chine a réussi à sortir plus de 800 millions de personnes de la pauvreté entre 1980 et 2020, en grande partie grâce à une croissance économique soutenue, des investissements massifs dans les infrastructures rurales, et une réforme agraire ciblée. Les ODD ont accompagné la Chine, mais le pilotage stratégique et la transformation sont l'œuvre des dirigeants chinois.

Un nouveau paradigme post-ODD devra ainsi s'adapter aux réalités des populations subissant les inégalités en les intégrant en amont du processus décisionnel. Ceci nécessitera une transformation systémique vers plus d'équité et d'inclusivité.

À la lumière de l'amélioration du développement humain en Chine - inversement proportionnelle à l'amélioration des libertés individuelles dans ce pays - on observe que les ODD souffrent d'au moins quatre insuffisances structurelles :

- **Faiblesse des mécanismes contraignants :** les ODD reposent sur l'engagement volontaire des États, sans obligation juridique, ce qui limite leur portée dans les pays les plus fragiles ;
- **Manque de financement et de gouvernance inclusive :** les pays en difficulté souffrent d'un déficit de ressources et d'institutions capables de piloter les ODD de manière équitable et efficace ;
- **Résultats contrastés :** selon que les modèles reposaient sur des stratégies endogènes, souvent indépendantes des cadres onusiens, des avancées majeures sur les inégalités et sur la pauvreté ont été obtenues ;
- **Neutralisation des effets toxiques :** certains projets ODD ont généré des effets pervers pour les populations, tels que des déplacements forcés sans indemnisation pour des projets d'infrastructure qui n'ont finalement pas vu le jour du fait de la corruption, la privatisation de services publics sous prétexte d'efficacité difficile à démontrer et surtout le fameux greenwashing ou « écoblanchiment », avec des entreprises sans responsabilité sociétale ou sociale qui utilisent les ODD pour légitimer des pratiques extractives, parfois avec des mercenaires déguisés en agents de sécurité.

L'efficacité des ODD dépend enfin moins de leur universalité en silos sectoriels que de leur appropriation par les bénéficiaires, de même que leurs refontes en approches transversales et adaptées aux contextes locaux, avec des leviers décisionnels autonomes, cohérents et sans obstructions.

Déglobalisation asymétrique et sélective

La notion de « déglobalisation asymétrique et sélective » permet de mieux comprendre le contexte dans lequel la croissance économique mondiale n'a pas permis dans les faits d'améliorer substantiellement le « développement

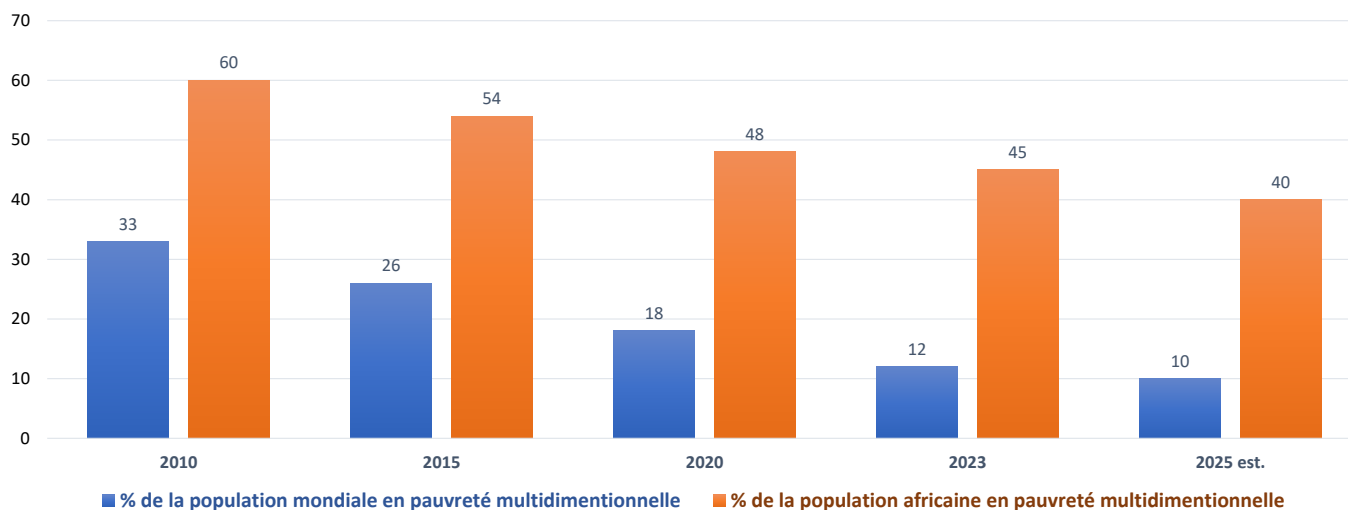
humain » au sens des Nations unies. « [C]e développement humain [selon] une vision holistique du progrès, où le bien-être des personnes est la mesure ultime du succès », s'est finalement traduit par une faible dynamique, voire un recul, pour l'atteindre et atteindre les ODD des Nations unies de manière générale. Alors qu'entre 2010 et 2025, le pourcentage de personnes touchées par la pauvreté multidimensionnelle a diminué dans le monde et en Afrique, il ne faut pas oublier que le nombre effectif de la population mondiale est lui aussi en augmentation. La diminution observée au sein de la population africaine doit donc être doublement nuancée, compte tenu des difficultés supplémentaires liées au recensement effectif de la population (voir graphiques 1 et 1bis).

Faute est de constater qu'en 2025, comme le démontre OXFAM, une grande majorité d'État africains a « réduit la part des budgets consacrés à l'éducation, à la santé et/ou à la protection ». Faut-il rappeler qu'en Afrique « 79 % des États ont fait marche arrière en matière de fiscalité progressive », que « 89 % ont régressé en ce qui concerne les droits du travail, les salaires minimums et l'offre d'emplois de qualité », et qu'enfin « les systèmes fiscaux africains sont près de trois fois moins efficaces pour redistribuer les revenus du 1 % le plus riche que la moyenne mondiale » ? Il y a donc bien un problème de volonté des dirigeants africains de corriger les inégalités et une asymétrie entretenue dans la représentation des élites gouvernantes, qui marginalisent la grande majorité des pauvres.

Il existe une différence majeure entre sélectivité et asymétrie dans le processus de déglobalisation.

La déglobalisation sélective consiste à réduire certains flux mondiaux (ex. commerce, données, capitaux), tout en maintenant ou en renforçant d'autres, selon les intérêts stratégiques. Elle reflète une volonté politique ciblée, où les États choisissent ce qu'ils veulent « relocaliser » ou « protéger », sans pour autant rejeter entièrement la mondialisation.

Graphe 1 : Pauvreté humaine : Monde versus Afrique
Indice de Pauvreté Multidimensionnelle*
Population mondiale et africaine 2010-2025 (en %)



*La pauvreté multidimensionnelle (IPM) a été mesurée entre 1997 et 2025 et est exprimée en pourcentage (données comparables à partir de 2010)

Source: PNUD (2023). <https://www.undp.org/fr/morocco/communiques/25-pays-ont-reduit-de-moitie-la-pauvrete-multidimensionnelle-en-15-ans-mais-11-milliard-de-personnes-sont-encore-pauvres>

©Afrocentricity Think Tank

Pauvreté humaine : le monde et l'Afrique, à la croisée des réalités sociales - Population mondiale et africaine 2010-2025 (en %)

Elle désigne une reconfiguration volontaire, planifiée, stratégique et politiquement ciblée des flux mondiaux vers ceux qui disposent d'une capacité d'influence sur les « choix de société » qu'ils souhaitent imposer au monde. Tous les flux mondiaux, comme les migrations, le commerce de biens et de services, les capitaux et les données, etc., sont reconsidérés en fonction des intérêts stratégiques des États ou des entreprises transnationales disposant d'une capacité d'influence et/ou de nuisance.

La promotion décomplexée des inégalités asymétriques empêche l'effet de levier vertueux entre la croissance économique et le développement humain.

La mondialisation continue, mais elle devient un outil de pouvoir, de marginalisation, d'exclusion afin d'asseoir un alignement fondé sur la servitude volontaire, avec en filigrane une velléité des puissants de ne plus quitter le pouvoir politique, quitte à faire accéder une figure « connue » ou « nouvelle » pouvant défendre leurs intérêts, compatibles avec des électeurs mal informés des stratégies qui finissent par promouvoir les inégalités comme une fatalité.

La promotion décomplexée des inégalités asymétriques empêche l'effet de levier vertueux entre la croissance économique et le développement humain. Elle empêche de mesurer de manière holistique le progrès enregistré en termes d'amélioration du bien-être des citoyens du monde. En définitive, la déglobalisation sélective repose sur une stratégie d'écroulement, de marginalisation et d'exclusion.

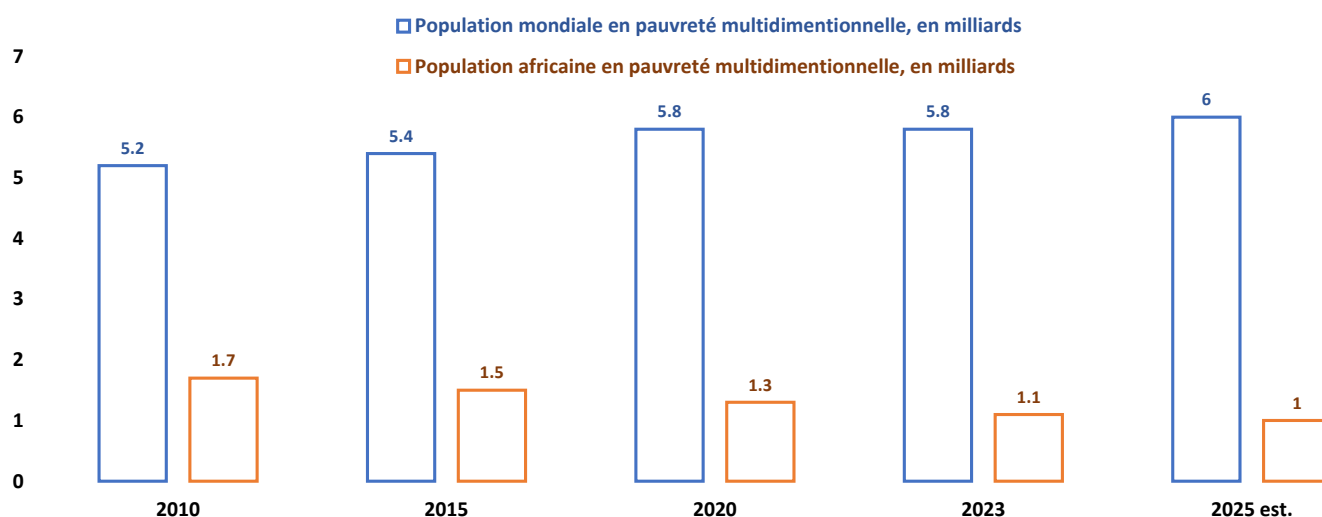
Il n'y a pas nécessairement de recul généralisé de la mondialisation, mais une redistribution prioritaire des flux en fa-

veur de ceux qui disposent d'une capacité d'influence et de nuisance, sous couvert de logiques - vraies ou fausses - de sécurité, de souveraineté ou de réorientation civilisationnelle, vers une idéologie de la transformation et du bornage de la démocratie des Peuples en faveur d'une démocratie hiérarchisée des riches et des puissants.

Il n'y a pas nécessairement de recul généralisé de la mondialisation, mais une redistribution prioritaire des flux.

Réciproquement, la déglobalisation asymétrique met l'accent sur les inégalités structurelles entre pays ou régions mettant en valeur leur nouvelle capacité de diversifier leurs partenaires ou de résis-

Graphe 1 bis : Pauvreté humaine : Monde versus Afrique
Indice de Pauvreté Multidimensionnelle*
Population mondiale et africaine 2010-2025 (en milliards)



*La pauvreté multidimensionnelle (IPM) a été mesurée entre 1997 et 2025 et est exprimée en pourcentage (données comparables à partir de 2010)

Source: PNUD (2023). <https://www.undp.org/fr/morocco/communiques/25-pays-ont-reduit-de-moitie-la-pauvrete-multidimensionnelle-en-15-ans-mais-11-milliard-de-personnes-sont-encore-pauvres>

©Afrocentricity Think Tank

Pauvreté humaine : le monde et l'Afrique, à la croisée des réalités sociales - Population mondiale et africaine 2010-2025 (en milliards)

ter aux agressions contre le droit international établi. De nombreux États ou régions touchés par les tarifs douaniers imposés de manière unilatérale ont été surpris. Certains pays affectés subissent des freinages, voire des retraits unilatéraux des flux mondiaux, générant une rupture contrôlée par les pays disposant d'une influence et d'un pouvoir de nuisance dans l'accès sélectif aux ressources du sous-sol, aux marchés, aux technologies, aux capitaux et aux données.

Cette poly-déglobalisation à plusieurs vitesses génère des perdants, mais surtout des pays qui perdent une partie de leur souveraineté dans le cadre de cet alignement sollicité ou non-sollicité. Cette fracture structurelle impacte surtout les pays dits du Sud global qui subissent davantage les effets négatifs de cette déglobalisation que les pays du Nord global, qui la pilotent.

Changer de logiciel mental et opter pour le Bonheur National Brut

En définitive, le processus de ruissellement des fruits de la croissance économique est sélectif, et donc en panne pour assurer un développement humain et durable. La déglobalisation asymétrique, qui repose sur l'inégalité déséquilibrée sous contrôle, est subie, tandis que la déglobalisation sélective peut être subie ou choisie. Il faut bien constater qu'il y a eu un refus volontaire et collectif des États, et plus particulièrement de la part des États membres du Conseil de sécurité de l'Organisation des Nations unies (ONU), de s'attaquer à bras le corps aux poly-inégalités ou intersectionnalités transversales des inégalités dans le monde, pour signifier que les inégalités s'additionnent et se renforcent.

Pour sortir de cette impasse, il est indispensable de repenser le « vivre ensemble » et la « solidarité mondiale » sans arrière-pensées, telles que l'hypocri-

sie du « retour sur investissement » de l'aide au développement. Il faut un changement de logiciel mental pour adopter un nouvel indicateur centré sur l'humain : le Bonheur National Brut. Si les dirigeants du monde acceptent de réformer leur logiciel mental en y intégrant une véritable refondation de l'inclusivité des bénéficiaires, qui sont les principaux exclus des fruits de la croissance économique, le processus de ruissellement, de redistribution, de péréquation, de solidarité fiscale et de justice pourrait redevenir réalisable. En effet, les retards et exclusions que génère la croissance économique fondée sur le ruissellement, et non sur la participation et l'inclusivité, peine à générer un développement durable, remettant en cause les fondements mêmes des objectifs de développement durable des Nations unies. Peut-être que le concept de « bonheur intergénérationnel » pourrait servir de point de départ pour une refondation de la gouvernance de l'inclusivité.

Notes consultables en ligne sur www.brennpunkt.lu

„Chemischer Kolonialismus, Degrowth & COP30“

Interview mit Prof. Antônio Inácio Andrioli



David Hoffmann

Das Freihandelsabkommen zwischen der EU und dem Mercosur wird seit Langem dafür kritisiert, dass es die Agrarindustrie und große Exporteure begünstigt. Sehen Sie Potenzial für eine Version dieses Abkommens, die mit sozialer Gerechtigkeit und Umweltschutz vereinbar ist – oder ist es grundlegend fehlerhaft?

Dieses Freihandelsabkommen ist so veraltet, dass dabei nichts mehr zu retten ist. Es setzt auf die Abschaffung von Zöllen bei Produkten wie Autos, Fleisch und Pestizide, die wir eigentlich reduzieren sollten. Vor 25 Jahren, als die ersten Verhandlungen dazu begannen, gab es noch nicht das Pariser Abkommen, und viele glaubten weiter fest daran, dass durch mehr Außenhandel ein Wirtschaftswachstum für die Länder beider Kontinente zu erreichen sei. Derzeit wissen wir aber, dass aufgrund der zunehmenden Klimakatastrophen weltweit selbst die Idee eines unbegrenzten Wirtschaftswachstums in Frage gestellt wird und der hohe Energieverbrauch und die langen Transportwege eigentlich vermieden werden sollten. Andersrum ist eine lokale und umweltschonende Produktion die Chance auf mehr soziale Gerechtigkeit, denn die Erhaltung einer gesunden und enkeltauglichen Umwelt ist nur möglich, wenn die Menschen, die seit Jahrtausenden gelernt haben, mit der biologischen Vielfalt vor Ort umzugehen, dort weiter im Einklang mit der Natur leben und arbeiten können. Weil dieses Abkommen aber der bäuerlichen Landwirtschaft und den traditionellen Völkern auf beiden Seiten des Atlantiks nur Schaden anrichten wird, ist es grundlegend fehlerhaft und sollte nach heutigem besten Wissen und Gewissen abgelehnt werden.

Larissa Bombardi, eine Landsfrau von Ihnen und, wie ich verstanden habe, eine Freundin, verwendet den Begriff „chemischer Kolonialismus“ im Zusammenhang mit der Freihandelspolitik der EU. Was beschreibt sie damit und können Sie das näher erläutern?

Die Kollegin Larissa stellt damit den Doppelstandard oder die Doppelmoral der europäischen Handelspolitik beim Export von Pestiziden nach Lateinamerika deutlich dar. Es ist tatsächlich absurd, dass Produkte, die in Europa aufgrund ihrer gesundheitlichen und ökologischen Schädlichkeit nicht zugelassen sind, in anderen Teilen der Welt, wie in Brasilien, weiterverkauft werden. Das kann man am Beispiel der Pestizidexporte Europas gut erkennen. Über die Hälfte der am meisten eingesetzten Pestizide in Brasilien sind in Europa nicht zugelassen, als ob dieselben Wirkstoffe, die nach europäischen Untersuchungen als schädlich eingestuft wurden, irgendwoanders nicht schaden würden. Es handelt sich um ein sehr koloniales Denkmuster, als ob die Menschen in Lateinamerika weniger wert wären oder „zweiter Klasse“ seien. Ich kann ihrem Argument nur zustimmen. Larissas Forschungsarbeit ist für uns sehr wichtig, insbesondere um die kolonialen und neokolonialen Denkstrukturen auch in der Wissenschaft zu überwinden, die dort immer noch vorherrschen. Sie wurde weltweit bekannt, als sie den Pestizidatlas mit Hinblick auf das EU-Mercosur-Abkommen veröffentlichte, was jedoch dazu führte, dass sie in Brasilien mehrmals bedroht wurde und sich entschied, nach Europa zu flüchten, um in mehr Sicherheit forschen zu können. Der chemische Kolonialismus führt auch zu verschiedenen Standards bei der Zulassung, der Kontrolle und



Antônio Inácio Andrioli wurde 1974 in Campina das Missões (Südbrasilien) geboren. Er ist promovierter Wirtschafts- und Sozialwissenschaftler und war als wissenschaftlicher Mitarbeiter an der Johannes Kepler Universität Linz (Österreich) tätig. Derzeit ist er Professor an der Universidade Federal da Fronteira Sul (UFFS) im Bereich Politikwissenschaft und Soziologie sowie im Masterstudiengang Agrarökologie und nachhaltige ländliche Entwicklung. Er ist ausserdem Mitglied der Fachgruppe Agrosoziobiodiversität des brasilianischen Bundesministeriums für Agrarentwicklung und Familienlandwirtschaft.

bei der Festlegung von Höchstwerten für Pestizidrückstände. Daraus entsteht die Konsequenz, dass nicht nur die Umwelt und die Menschen in Lateinamerika den Risiken solcher Gifte ausgesetzt sind, sondern selbst die Konsument:innen in der EU, die durch den Import von landwirtschaftlichen Produkten Rückstände der nicht zugelassenen Pestizide aufnehmen werden. Dadurch exportiert die EU Menschenrechtsverletzungen und importiert Umweltzerstörung.

Als Sie hier in Luxemburg auf der MECO-ASTM-Konferenz gesprochen haben, konnte man zwischen den Zeilen herauslesen, dass Sie „heimlich“ für „weniger ist mehr“ eintreten. Ist degrowth der richtige Weg oder haben Sie sich auf eine andere Alternative zum

aktuellen sozioökonomischen Modell bezogen?

Ja, ich bin inzwischen davon überzeugt, dass wir von einem Modell der auf ständigem Wachstum basierenden Wirtschaft zu einem Konzept der Suffizienz kommen müssen, wenn wir davon ausgehen möchten, dass die Menschheit auf diesem Planeten überhaupt noch eine Überlebenschance haben kann. Anders formuliert: Es ist nicht mehr möglich, auf ewige Akkumulation von Kapital zu setzen, weil wir schon längst auf die ökologischen Grenzen dieser Produktionsweise gestoßen sind. Das ist aber die dominierende Tendenz unserer Zeit, denn auch Regierungen profitieren vom Wirtschaftswachstum als stabilisierender Funktion für die Regierbarkeit. Suffizienz sollte aber nicht mit Armut und Knappheit verwechselt werden. Es geht eher um die Priorisierung von lebenswichtigen Bereichen und die Verminderung der Ressourcenverschwendungen, die mit der Industrialisierung und der Expansion profitorientierter Aktivitäten zustande kamen. Wir brauchen dafür eine gemeinwohl- und postwachstumsorientierte Wirtschaft, in der der inzwischen verlorene Zusammenhang zwischen Ökologie und Ökonomie wiederhergestellt werden kann. Dies auf der Basis einer zunehmend demokratischen und nicht bürokratischen Gestaltung der Priorisierung bei der Nutzung von Naturressourcen. In vielen Teilen der Welt werden schon seit langer Zeit Formen von Solidarwirtschaft erlebt und ausprobiert. Es wäre eigentlich eine Form von Gemeinschaft, in der sowohl der Produktivismus als auch die Akkumulationslogik unseres aktuellen sozioökonomischen Modells überwunden werden, um zu einer Form des „Genug für alle“ zu kommen.

Brasilien befindet sich heute in einer widersprüchlichen Lage: Es fördert Handelsabkommen wie Mercosur, ist aber gleichzeitig Gastgeber der COP30 und präsentiert sich als Vorreiter im Klimaschutz. Wie interpretieren Sie diese Dualität? Ist es tatsächlich eine?

Es ist die Widersprüchlichkeit einer Regierung, die über keine Mehrheit im Parlament verfügt. Die Mehrheit der brasilianischen Abgeordneten und Senatoren vertritt die Interessen der Großgrundbesitzer und der Agrarindustrie,

und für sie sind Naturschutz oder Menschenrechte keine Priorität. Dies ist deutlich bei der Verabschiedung des sogenannten „Zerstörungsgesetzes“ (PL da Devastação) zu sehen. Es geht dabei um die Lockerung von Umweltgesetzen, sodass Bergbauaktivitäten, die Entwaldung, die Umweltverschmutzung und die Expansion von Monokulturen für den Agrarexport in Naturschutzgebiete nicht mehr wie bisher vom Staat kontrolliert werden. Das Gesetz bedroht indigene Völker und ist verfassungswidrig. Hoffentlich nutzt Lula noch sein Vetorecht, um es zu verhindern. Obwohl es wichtige fortschrittliche Ansätze seitens der Regierung Lula gibt, wie die Wiederaufnahme der Umweltkontrollen, was z. B. zu einer Reduzierung von 30 % bei der Entwaldung in diesem Jahr geführt hat, versucht sie auch, beim Parlament mit der Förderung des EU-Mercosur-Freihandelsabkommens zu punkten. Noch schlimmer ist aber, dass Lula weiterhin auf fossile Brennstoffe setzen möchte und in Ölbohrungen an der Mündung des Amazonasflusses investiert - ausgerechnet da, wo die COP30 stattfinden wird. Genauso problematisch sind die Fortführung des auf Agrarexport abhängigen Landwirtschaftsmodells und die Weiterführung von großen Infrastrukturprojekten, die längst als umweltschädlich und als Bedrohung für traditionelle Völker gesehen werden. Dies alles im Jahr der COP30 im eigenen Land und zu einer Zeit, in der die brasilianische Regierung international für ihren ökologischen Diskurs bekannt wurde.

Was erwarten Sie als Mitglied der Beratergruppe von Lula hinsichtlich der Führungsrolle Brasiliens bei der COP30 in Belém?

Seit meiner Zeit als Mitglied der CTNBio (Brasilianische Technische Kommission für Biosicherheit), bin ich auch in einer Beratergruppe des Bundesministeriums für Agrarentwicklung und Familienlandwirtschaft tätig. Wir konnten uns dort regelmäßig mit verschiedenen Themen der Umweltpolitik des Landes beschäftigen. Es ist uns inzwischen sehr klar, dass die derzeitige brasilianische Regierung sich viel besser als die vorherigen (selbst die vorherigen Regierungen von Lula) in Bezug auf die großen Umweltprobleme der Welt positioniert. So z. B. die Ankündigung, bis zum Jahr 2030 die illegale Entwaldung zu stoppen, wodurch das Land

die Möglichkeit hat, seine Verpflichtungen im Rahmen des Pariser Abkommens einzuhalten. Brasilien hat besondere Potenziale, die weltweit für Hoffnung sorgen können, und gerade die Chance, eine internationale Koalition zum Schutz des Amazonasgebietes zu organisieren. Mit 50 Mio. Hektar ist die Region, in der die COP zum ersten Mal stattfindet, das größte Regenwaldgebiet der Erde. Es ist für 20 % des Sauerstoffes der Welt zuständig und speichert 120 Mio. Tonnen Kohlenstoff in der Biomasse. Dieses Gebiet sollte unbedingt als Urwald erhalten bleiben, denn allein die Freisetzung dieser Kohlenstoffe in der Atmosphäre ist mit der Verbrennung fossiler Energien im Straßenverkehr weltweit über einen Zeitraum von zehn Jahren vergleichbar. Und Brasilien hat allein mit der Bekämpfung der Entwaldung das Potenzial, die Treibhausgase zu verringern, ohne damit der Gesellschaft zu schaden, mit geringen Kosten und verbunden mit einer weitreichenden Erhaltung der Artenvielfalt. Brasilien hat auch ein enormes Potenzial für die Erzeugung von Solar- und Windenergie, für die Kohlenstoffbindung, um Einkommen in der Landwirtschaft zu schaffen, und für die Erzeugung von Nahrungsmitteln bei gleichzeitigem Schutz von Wasser, Boden und biologischer Vielfalt. Dafür braucht das Land aber wirksame Maßnahmen zur Bekämpfung der Umweltkriminalität, zur Beendigung der Nutzung von Erdöl und Kohle, zur Beschleunigung der Energiewende hin zu erneuerbaren Energien, zur Förderung der Agrarökologie und einer kohlenstoffarmen Landwirtschaft, zu Klimaanpassungs- und Klimaschutzstrategien in ländlichen und städtischen Gebieten mit einer Beendigung der immensen sozialen Ungleichheiten, sowie finanzielle Unterstützungsmaßnahmen für die ökologische Umgestaltung von Produktionsketten und massive Investitionen in lokal angepasste Wissenschaft und Technologie. All das könnte die Regierung Lula auf der COP30 als Maßnahmen ankündigen und für internationale Zusammenarbeit plädieren. Anders als bei vorherigen COPs wäre das eine konkrete und umsetzbare Perspektive, die von einem Land kommt, das 1992 in Rio de Janeiro für die erste große internationale Umweltkonferenz nach Stockholm 1972 dafür bekannt wurde, neue und dringende Maßstäbe in der internationalen Umweltpolitik zu setzen.

Das vollständige Interview finden Sie online.

Auf dem Weg nach Belém



Dietmar Mirkes

Die Hitzewelle Ende Juni in Europa führte zu vielen Todesfällen. Dabei hat sich die Zahl der Opfer in zwölf großen Städten laut einer Studie der World Weather Attribution-Gruppe infolge der Erderwärmung von etwa 800 auf etwa 2300 fast verdreifacht. Aber auf der Bonn Climate Conference, die vom 16. -26.6.25 im UN-Kongresszentrum in Bonn den Klimagipfel vom 10.-21.11.25 in Belém vorbereitete, zeigte sich die Dringlichkeit nur bei den Vertretern des globalen Südens und der Zivilgesellschaft.

Öl gegen Klima

Die Ouvertüre erklang wie üblich aus der fossilen Welt: Am 17.6. versteigerte Brasilien, der nächste Gastgeber des Klimagipfels, landesweit 172 Standorte für Ölförderrechte, 47 davon vor der Küste der Amazonasmündung, wofür sich 19 Bieter fanden.

Brasiliens Präsident Lula begründete diese Versteigerung damit, dass sie viel Geld zur Bekämpfung der Armut brächte. Aber der Zeitpunkt zeigt, dass die Öl- und Gaslobby und das Ministerium für Bergbau sich nicht um die Glaubwürdigkeit Brasiliens als Gastgeber des nächsten Klimagipfels scheren. Auf der anderen Seite der Regierung stehen die erfahrene Ministerin für Umwelt und Klima, Marina Silva, und der Präsident der COP30, André Corrêa do Lago, der auch eine Reform der UN-Klimakonferenz befürwortet.

Zur Reform der Klimagipfel-Prozesse gab es am 23.6. einen weltweiten Aufruf von über 200 NGOs, den „United Call for an Urgent Reform of the UN Climate Talks“, der unter anderem Mehrheitsbeschlüsse, wenn kein Konsens zustande kommt, und die Beendigung der fossilen Dominanz vorsieht. Und – last but not least – wird es auf dem Gipfel in Belém einen großen Gegengipfel geben, den „People's Summit“ – aber mehr dazu später ...

Climate Finance

Einer der Beschlüsse der COP29 in Baku war das Neue Gemeinsame Quantifizierte Finanzziel (NCQG). Demnach sollen die Industrieländer ihre jährlichen Zahlungen für Klimaprojekte an die Entwicklungsländer bis 2035 auf 300 Milliarden Dollar erhöhen sowie um eine weitere Billion Dollar aus privaten Quellen mobilisieren. Die PanAfrican Climate Justice Alliance (PACJA) mahnte die Industriestaaten an ihre Pflicht aus Artikel 9.1 des Paris Agreements, den Entwicklungsländern Klimagelder in Form von Zuschüssen zur Verfügung zu stellen. Und Awantika Goswami vom indischen Thinktank Centre for Science and Environment India beklagte, dass die Industrieländer sich jetzt vor allem auf Artikel 9.3 beziehen und – statt eigener Zuschüsse – Kredite auf dem privaten Geldmarkt „mobilisieren“ (siehe Kasten zum Artikel 9 des Paris Agreements). Rebecca Thissen von CAN-I skizzierte das neue Drehbuch des globalen Nordens so: „Sorry, there is no money!“ Und Teresa Anderson von Action Aid stellte dies in den größeren Zusammenhang der Privatisierung staatlicher Aufgaben: „Privates Geld wird in der Erwartung hoher Renditen verliehen; wir sehen, wie die Kohlenstoffmärkte expandieren und viele Gebiete für die Bindung von Kohlenstoff aus der Atmosphäre ‚besetzt‘ werden; die private Finanzierung ist ein ‚Trojanisches Pferd‘.“

Die Klimaziele der EU

Die EU veröffentlichte am 2.7.25 ihr Klimaziel für 2040: eine Reduzierung der Netto-Treibhausgasemissionen um 90 % gegenüber dem Jahr 1990. Bis zu 3% der Reduktionen können über internationale CO₂-Kompensationen realisiert werden, was nach Meinung vieler Experten ihrer Glaubwürdigkeit schadet.

Zudem schafft die EU mit ihrer Öffnung für Kohlenstoffentfernung aus der Luft (sogenannte removals), Geoengineering-Projekte und dem neuen „Fahrplan für Nature Credits“ immer mehr neue Märkte für „grünes Wachstum“, statt zum Beispiel dafür zu sorgen, dass ihre Mitgliedsstaaten Mittel für die Exploration und Förderung neuer Öl- und Gasquellen streichen.

Andererseits sieht Annabella Rosenberg von CAN-I in den Verhandlungen zu Just Transition eine Öffnung für Belém, denn die Verhandlungsführer einigten sich auf neue Gespräche über gerechte Übergänge für Länder, Arbeitnehmer und Gemeinschaften.

Adaptation und loss and damage

Das Santiago Network soll Entwicklungsländern den Zugang zu Wissen, Ressourcen und technischer Hilfe für Klimarisiken erleichtern. Bei ihrem Treffen am 25.6. tauschten über 50 Vertreter von meist ärmeren Ländern in konstruktiver Stimmung ihre Erfahrungen aus. Das Netzwerk verfügt über Geldmittel für Staaten und für Gruppen aus der Zivilgesellschaft für capacity building. Allerdings wurden Beschlüsse wegen 00vertagt.

Laut aktuellen Studien liegen die klimabedingten Schäden und Verluste 2025 im Mittel bei etwa 395 Milliarden Dollar jährlich. Aber für den Fonds für loss and damage gab es Anfang Juli 2025 nur Zusagen für 768 Millionen Dollar – 560 Millionen Dollar davon als unterschriebene Verträge.



Der People's Summit bietet der globalen Zivilgesellschaft Raum für Klimaklagen und die Bewegung für die Rechte der Natur – parallel zum offiziellen Klimagipfel.

Auf dem Konto des Fonds liegen derzeit 361 Millionen Dollar. Damit könnte der Fonds nur ein Jahr lang 0,1% der benötigten 395 Milliarden Dollar decken.

In dieser Größenordnung rangiert auch Luxemburg: Der laut einer ASTM-Studie aus dem Jahre 2022 festgestellte „faire“ Beitrag unseres Landes Entschädigung für klimabedingte globale Verluste und Schäden läge um 300 Millionen € - versprochen hat Luxemburg 2023 auf der COP28 in Dubai 8 Millionen €, ausgezahlt aber noch nichts. Diese 8 Millionen € entsprechen nicht einmal 3% des fairen Beitrags, den Luxemburg jährlich leisten müsste.

Die Nationalen Reduktionsziele

Die jüngste Hitzewelle hat uns nochmal spüren lassen, wie dringend es ist, die Treibhausgase zu reduzieren. Die Staaten mussten bis Februar 2025 ihre nationalen Reduktionsziele dem UN-Klimasekretariat vorlegen – allerdings haben dies nur 13 der 195 Staaten getan, und sie repräsentieren nicht einmal 20% der globalen Emissionen. Laut Prof. Niklas Höhne vom New Climate Institute steuern wir derzeit auf + 2,7° C zu und können +2,1° C erreichen, wenn alle ihre Pläne einhalten.

In den Nationalen Reduktionszielen fehlen durchweg Zeitpläne zum Ausstieg aus den fossilen Energien und Angaben zur Höhe der öffentlichen Zuschüsse für An-

passungsprojekte und Erstattungen für die Verluste und Schäden im globalen Süden. Luxemburg hat sich bisher als einziges Land immerhin festgelegt, dass die Klimagelder neu und zusätzlich zur Entwicklungshilfe sein sollen.

Die EU legte ihre Ziele erst am 2.7. (siehe Kasten „Die Klimaziele der EU“) vor. Überhaupt ist die Rolle der EU in Bonn enttäuschend: Da die USA nach ihrem Austritt aus dem Paris Agreement nicht an der Konferenz teilnehmen, waren die Erwartungen an die EU groß. Doch es zeigte sich, dass sie sich bisher nur gut hinter den USA verstecken konnte. Die Rolle des Lead nimmt nach Meinung vieler Experten mittlerweile China ein.

Die fossilen Akteure

Globale Öl- und Gasfirmen scheren sich herzlich wenig um Klimakrise und Klimakonferenzen - sie explorieren und fördern einfach weiter: Allein vier Staaten – die USA, Kanada, Norwegen und Australien – sind verantwortlich für fast 70% der projizierten CO₂-Emissionen von jetzt bis 2035.

Und auch das positive Bild Luxemburgs im Bereich der Klimafinanz darf nicht über das Ausmaß seiner Emissionen und deren Folgen hinwegtäuschen: Die CO₂-Emissionen pro Kopf liegen derzeit bei 12 Tonnen (EU 8, Welt 6,5 Tonnen). Die Klimaschäden, die durch die Kredite des Luxemburger Pensionsfonds und des gesamten Finanzmarktes für fossile Konzerne verursacht

werden, dürften in die Milliarden gehen. Der am 4.7.25 angekündigte Rahmenplan der Regierung zur Bindung, Speicherung und Nutzung von Kohlenstoff aus der Luft setzt auf technologisches Wunschenken statt auf Emissionsminderung.

Der „People's Summit“ in Belém

Der UN-Klimaprozess kann längst nicht mehr mit dem Tempo der Klimakrise mithalten, dennoch brauchen die ärmeren und schwachen Staaten den Multilateralismus. Der Prozess braucht aber dringend eine Reform und Druck von außen. Klimaklagen und die Bewegung für Naturrechte boomen und die globale Zivilgesellschaft lebt: In Belém wird es neben dem offiziellen Klimagipfel den „People's Summit“ geben. Über 570 NGOs aus aller Welt beteiligen sich bereits daran; er soll einen Impuls „from the Amazon to the world“ geben. Die ASTM wird mit Raymond Klein und David Hoffmann sowohl an der COP30 als auch am „People's Summit“ teilnehmen.

Notizen online einsehbar



Pressekonferenz von CAN-International am 17.6.25

Artikel 9.1 und 9.3 des Paris Agreements

1. Developed country Parties shall provide financial resources to assist developing country Parties with respect to both mitigation and adaptation [.]

2. As part of a global effort, developed country Parties should continue to take the lead in mobilizing climate finance from a wide variety of sources [.]

COP30 : l'Amazonie convoque le monde à son chevet



Gauthier Hansel

À un mois de la COP30 à Belém, aux portes de l'Amazonie brésilienne, la communauté internationale semble encore loin de saisir l'ampleur de la crise qui touche nos forêts. Celles-ci jouent un rôle vital dans la régulation du climat, abritent une biodiversité inestimable et assurent la subsistance de centaines de millions de personnes. Et pourtant, ces poumons verts continuent d'être sacrifiés au nom d'un développement économique à courte vue.

L'Amazonie, plus grand massif tropical de la planète, s'étend sur neuf pays sud-américains et concentre à elle seule plus de 10% de la biodiversité mondiale¹. Son écosystème capte chaque année des milliards de tonnes de CO₂, agissant comme un bouclier naturel face aux dérèglements climatiques. Mais aujourd'hui, ce puits de carbone pourrait bien devenir une véritable bombe à retardement. Près de 17% de sa surface a déjà été détruite. À 20 ou 25%, les scientifiques estiment qu'un point de bascule irréversible pourrait être atteint². La forêt commencerait alors à s'assécher, perdant sa capacité de régénération et relâchant davantage de carbone qu'elle n'en absorbe.

À 20 ou 25%, les scientifiques estiment qu'un point de bascule irréversible pourrait être atteint.

Ce scénario catastrophe n'est plus une hypothèse abstraite. Il est alimenté au quotidien par des dynamiques bien connues : expansion de l'agriculture industrielle, exploitation illégale du bois, mégaprojets d'infrastructure, ou encore orpaillage

illégal. Si ce dernier ravage les forêts et pollue les cours d'eau au mercure, l'élevage bovin et la culture du soja pour l'alimentation animale restent de loin les principales causes de déforestation en Amazonie brésilienne³. La majorité des zones déboisées y sont converties en pâturages pour l'industrie de la viande, qui génère des milliards tout en dévastant des milieux naturels irremplaçables. Les produits se retrouvent ensuite dans les chaînes d'approvisionnement mondiales, jusqu'aux rayons des supermarchés européens, souvent à notre insu.

Les peuples autochtones en première ligne

Mais la déforestation ne détruit pas seulement les arbres. Elle met aussi en péril les populations qui vivent de la forêt et la protègent. Les peuples autochtones, dont les territoires affichent les taux de déforestation les plus faibles, sont en première ligne. Menacés, criminalisés et expropriés, ils forment les ultimes remparts face à l'avancée des bulldozers. Protéger l'Amazonie, c'est donc aussi défendre des droits humains fondamentaux et préserver des modes de vie ancrés dans le respect des écosystèmes. En tant qu'organisation environnementale,

Greenpeace soutient pleinement la reconnaissance de leur rôle central dans la préservation des forêts, et plaide pour que les financements internationaux leur soient directement accessibles, sans passer par des intermédiaires étatiques ou privés (pour une critique de certains mécanismes de financement, voir l'article p. 16).

C'est dans cette perspective que s'inscrit d'ailleurs le Tropical Forest Forever Facility (TFFF), un mécanisme innovant proposé par le gouvernement brésilien. Ce fonds, dont le lancement est prévu durant la COP30, vise à assurer un soutien financier pérenne aux pays forestiers, en conditionnant ce financement à la protection effective des forêts, ainsi qu'à l'implication directe des peuples autochtones et des communautés locales. Contrairement aux marchés de crédits carbone, critiqués pour leur manque de transparence et leur tendance à marchandiser la nature, le TFFF pourrait incarner une alternative crédible, plus juste et respectueuse de la souveraineté des territoires forestiers. Pour Greenpeace, ce type de mécanisme doit être soutenu et reconnu comme un levier essentiel dans les négociations climatiques à venir.

L'Europe entre ambitions et contradictions

En Europe, la campagne de la coalition #Together4Forests, rassemblant plus de 220 ONG, a permis une avancée majeure avec l'adoption du Règlement contre la déforestation et la dégradation des forêts (RDUE ; en anglais : EU Regulation on Deforestation-free products, EUDR) en 2023. Fruit d'une large mobilisation citoyenne, cette loi historique interdit l'entrée sur le marché européen de produits issus de chaînes d'approvisionnement liées à la déforestation. Cacao, café, bois, huile de palme, viande bovine... autant de filières dont l'impact environnemental sera désormais scruté. L'objectif est ambitieux : d'ici 2025, huit millions d'hectares de forêts pourraient être préservés, soit l'équivalent de la superficie de l'Autriche⁴. Pour que cette victoire se concrétise, encore faut-il que la loi soit appliquée avec rigueur



© Fabio Bispo / Greenpeace 2024

Dans le territoire indigène de Sararé (État du Mato Grosso), l'extraction illégale d'or, avec ses destructions environnementales, se fait aux dépens des droits et de l'avenir du peuple Nambikwara.

et qu'elle résiste aux pressions exercées par certains lobbies industriels et États membres, le Luxembourg en tête, qui souhaitent retarder ou affaiblir sa mise en œuvre.

Bien qu'il représente un progrès indéniable, le RDUE comporte plusieurs failles préoccupantes. D'abord, l'exclusion du secteur financier, alors que les banques et les milieux financiers européens continuent de soutenir des activités destructrices. Ensuite, l'étroitesse du champ d'application, qui ne couvre pas d'emblée d'autres écosystèmes tout aussi précieux comme les savanes, les zones humides ou les tourbières. Le Cerrado brésilien, par exemple, savane la plus riche en biodiversité au monde, est détruit à un rythme deux fois supérieur à celui de l'Amazonie⁵. Il est donc urgent que la première révision du texte, prévue un an après son entrée en vigueur, permette d'élargir cette protection.

Autre paradoxe : l'Union européenne négocie simultanément un accord de libre-échange avec les pays du Mercosur. En cas de ratification, celui-ci faciliterait l'importation à bas coût de produits agricoles sud-américains, au détriment des normes environnementales, sanitaires et des petites exploitations européennes. JBS, géant brésilien de la viande, incarne

parfaitement cette contradiction. Impliquée dans des scandales de déforestation, de violations des droits humains, de corruption ou encore de blanchiment de bétail, la multinationale émet des niveaux records de méthane, rivalisant avec ceux des géants pétroliers Shell et ExxonMobil réunis⁶. Pourtant, elle pourrait voir ses bénéfices augmenter d'1,2 milliard d'euros d'ici 2040 grâce au traité UE-Mercosur, selon une étude commandée par Greenpeace Pays-Bas.

Malgré sa faible notoriété au Luxembourg, JBS y a ancré une partie de son empire financier via un réseau de sociétés écrans. D'après l'ONG néerlandaise SOMO, ce montage lui aurait permis d'éviter entre 221 et 442 millions de dollars d'impôts entre 2019 et 2022. En avril dernier, Greenpeace a manifesté devant l'une de ces structures pour rappeler que le pays ne doit pas servir de refuge à de telles multinationales climaticides. Une alerte d'autant plus préoccupante que le Fonds de compensation (FDC), fonds public luxembourgeois qui gère l'argent des retraites du secteur privé, a investi près de 5,5 millions d'euros dans JBS⁷ en 2024. Ce constat est révélateur de l'écart persistant entre les engagements affichés en matière de durabilité et la réalité des flux financiers.

Belém, l'épreuve de vérité

La COP30, qui se tiendra du 10 au 21 novembre à Belém, s'annonce comme un test de crédibilité pour la communauté internationale. Alors que les promesses antérieures de mettre fin à la déforestation d'ici 2030 se révèlent illusoires, les incendies se multiplient et les records de chaleur se succèdent. La question n'est plus de savoir si nous devons agir pour protéger l'Amazonie et les forêts en général, mais si nous oserons le faire avec l'ambition que l'urgence impose. Il reste un mois. Un mois pour passer des paroles aux actes. Un mois pour que Belém ne devienne pas le tombeau de nos engagements, mais bien le berceau d'une nouvelle ambition collective pour la nature et le climat.

Gauthier Hansel, chargé de campagne de Greenpeace Luxembourg

Notes

¹ <https://www.nature.com/articles/s41586-023-06970-0>

² <https://www.science.org/doi/10.1126/sciadv.aat2340>

³ <https://brasil.mapbiomas.org/2024/10/03/maide-90-do-desmatamento-da-amazonia-e-para-abertura-de-pastagem/>

⁴ <https://globalwitness.org/en/campaigns/forests/saving-a-forest-the-size-of-austria-the-first-ten-years-of-the-eu/>

⁵ <https://ipam.org.br/cerrado-loses-1-1-million-hectares-and-surpasses-amazon-deforestation/>

⁶ <https://www.greenpeace.org/aotearoa/publication/report-turning-down-the-heat/>

⁷ <https://fdc.public.lu/en/publications/rapports-financiers-fdc/rapport-annuel-2023-sicav-fdc1.html>



© Anaïs Hector / Greenpeace 2025

À l'occasion de l'assemblée générale de la multinationale brésilienne JBS à São Paulo le 29 avril 2025, des actions ont eu lieu dans plusieurs villes européennes, y compris devant la holding luxembourgeoise du groupe, J&F Investments.

Debt-for-Conservation Swap : Financiarisation de la nature



Aurora Donoso

À l'approche de la COP30, les échanges de dette pour la conservation, promus dans les grandes instances internationales, transforment la dette extérieure en outil de contrôle et de profit, au lieu de financer réellement la lutte contre la crise climatique et la perte de biodiversité.

Ces dernières années, les échanges de dette pour la conservation ou encore dette contre nature ont été promus dans des espaces internationaux tels que les sommets du G20, les Conférences des Parties à la Convention sur la diversité biologique (CDB) et sur le changement climatique, ainsi que, plus récemment, lors de la IVe Conférence internationale sur le financement du développement (Séville, juillet 2025).

Au sein de ces instances, des responsabilités communes, bien que différenciées, ont été reconnues quant aux causes et aux impacts du changement climatique et de la perte de biodiversité. Les pays industrialisés, principalement du Nord, étaient identifiés comme les principaux responsables. Or, au lieu d'assumer cette responsabilité et d'affecter les fonds promis à la lutte contre la pollution, à la restauration des écosystèmes et au soutien des communautés impactées, on recourt une fois encore au mécanisme de la dette extérieure érigée en instrument de domination, de contrôle et de profit financier.

Présentés comme des solutions innovantes, les échanges de dette contre nature bénéficient du soutien de la banque multilatérale et de la participation de nombreux intermédiaires financiers : banques internationales, fondations philanthropiques et organisations de conservation des États-Unis et de l'Union européenne, qui portent la Stratégie de finances durables et l'Agenda 30x30¹.

C'est dans ce cadre que s'inscrivent les deux échanges de dette contre conservation réalisés par l'Équateur aux Galápagos (2023) et en Amazonie (2024)². Ces deux accords, négociés dans la plus grande discrétion, ont été présentés comme des avancées permettant de réduire la dette extérieure et de financer la protection de l'environnement. Toutefois une analyse critique révèle un enchevêtrement d'intérêts financiers et corporatifs qui menacent la souveraineté nationale, le contrôle territorial ainsi que les droits des communautés et peuples autochtones.

L'architecture financière et ses acteurs

Les échanges de dette contre conservation répondent à une logique de financiarisation de la nature. Ils impliquent le remplacement d'obligations commerciales par des « obligations nature », émises dans le cadre de nouveaux schémas conçus par les banques d'investissement et approuvées par des organismes multilatéraux. Ces obligations se négocient sur les marchés financiers internationaux, comme ceux de New York et de Londres, ce dernier étant l'un des principaux marchés européens d'obligations vertes.

Dans le cas des Galápagos, l'intermédiaire principal était GPS Blue Financing DAC (véhicule financier enregistré en Irlande), soutenu par le Crédit Suisse et la Bank of New York Mellon. Un mon-



Île Bartolomé, Galápagos : symbole de la richesse écologique de l'Équateur, désormais au cœur d'un échange dette-conservation.

tant de 1,63 milliard de dollars US en obligations commerciales a été racheté avec une décote de 40 % de sa valeur, en contrepartie de l'émission de nouvelles obligations pour un montant de 656 millions de dollars US, baptisées « obligations marines des Galápagos »³. La Banque interaméricaine de développement (BID) a apporté une garantie de 85 millions de dollars US, tandis que la U.S. International Development Finance Corporation (DFC), agence du gouvernement américain, a octroyé une assurance contre le risque politique et le non-respect d'un arbitrage, pour un montant équivalent au nouveau crédit⁴.

Sur les ressources économisées, 450 millions de dollars US doivent être affectés, sur une période de 18 ans, au Galápagos Life Fund (GLF), créé dans l'État du Delaware, aux États-Unis. On estime que sur ce montant, 323 millions de dollars US seront utilisés pour la conservation effective, le reste visant à couvrir les frais d'intermédiation et les commissions.

L'échange de dette en Amazonie repose sur un schéma similaire : la Bank of America a négocié le rachat de 1,52 milliard de dollars US en obligations commerciales pour un montant de 1 milliard de dollars US, financé par Amazon Conservation DAC. Le pays a émis des « obligations Amazonie » à hauteur de ce milliard de dollars, arrivant à échéance en 2042. La Banque interaméricaine de développement (BID) a accordé une garantie de 155 millions de dollars US, tandis que le Servizi Assicurativi del Commercio Estero (SACE) italien a émis une assurance-crédit, la DFC couvrant le risque politique et l'exécution d'arbitrages siégeant à Londres. Une enveloppe de 460 millions de dollars US sera destinée au Fonds Biocorridor amazonien⁵.

Autour de ces acteurs gravitent des fondations philanthropiques (Ledunfly Philanthropy, Pew Bertarelli Ocean Legacy Project), des investisseurs privés (Aqua Blue Investments LLC) et des cabinets de conseil financier, tous ayant des intérêts dans la valorisation et la commercialisation d'actifs naturels. Ces opérations s'inscrivent dans un schéma mondial déjà appliqué aux Seychelles, au Belize, à la Barbade, au Gabon et aux Bahamas, où The Nature Conservancy (TNC) a joué un rôle déterminant dans la gouvernance de vastes zones marines et terrestres⁶.

Contrôle territorial et souveraineté

Ocean Financing Company, dans le cas des Galápagos, et TNC, dans celui de l'Amazonie, ont géré et structuré, via leur bras financier NatureVest, le mécanisme des échanges de dette et sont les principaux administrateurs des fonds fiduciaires « indépendants » : le Galápagos Life Fund et le Fonds Biocorridor amazonien. Bien que ces fonds réunissent des représentants de l'État, les décisions stratégiques reviennent aux acteurs externes mentionnés. Ce schéma entre en contradiction avec la Constitution équatorienne, qui confère à l'État la compétence exclusive sur les aires protégées et leur gestion.

Il convient de souligner que ces fonds fiduciaires ont été enregistrés dans des juridictions opaques, comme le Delaware, où les informations financières et sociétaires sont protégées.

Des zones d'une importance majeure pour leur biodiversité et leur rôle dans les cycles naturels – 193 000 km² dans la Réserve marine des Galápagos, 6,4 millions d'hectares de forêts et 18 000 km de cours d'eau en Amazonie – se retrouvent ainsi soumises à l'agenda, aux critères et aux conditionnalités d'entités privées internationales liées à des intérêts financiers, corporatifs et de contrôle territorial⁷.

Implications pour les communautés et le pays

Dans le cas des Galápagos, les aires protégées relevant de ce modèle pourraient restreindre l'accès et l'usage traditionnels des moyens de subsistance des populations et communautés côtières, compromettant sérieusement leur souveraineté alimentaire.

Sous couvert de conservation, ces échanges ouvrent la voie à des projets à fort impact environnemental.

En Amazonie, le Programme Biocorridor amazonien couvre des réserves et parcs nationaux emblématiques tels que Yasuní, Cuyabeno, Sumaco et Limoncocha. La subordination de leur gestion à TNC et à ses partenaires financiers porterait atteinte à l'autonomie des peuples autochtones sur leurs territoires ancestraux, et affecterait également les communautés paysannes qui y sont établies.

Sous couvert de conservation, ces échanges, sur les marchés verts ou bleus, pourraient ouvrir la voie à des projets à fort impact environnemental : exploitation minière des fonds marins, bioprospection de ressources génétiques, expansion d'infrastructures touristiques, corporatives et énergétiques d'envergure. Ils pourraient également s'accompagner de systèmes de compensation carbone et biodiversité permettant à des entreprises polluantes de « compenser » leurs émissions sans réduire leur impact réel, transformant ainsi le territoire en un actif négociable.

À l'échelle nationale, l'impact est double. D'une part, le pays continue de rembourser la nouvelle dette au prix d'une exploitation accrue de la nature, sacrifiant ainsi des investissements qui pourraient améliorer les conditions de vie de la population. D'autre part, en se perpétuant, la dette extérieure reste utilisée comme un instrument de contrôle géopolitique

et économique, portant atteinte à la souveraineté nationale.

Lorsque la biodiversité est financiarisée en tant que mécanisme de conservation, sans remise en cause des modes de production et de consommation, des formes de gestion des écosystèmes, ni de la nécessité d'un nouveau cadre institutionnel mondial susceptible d'équilibrer les relations entre pays et de freiner la destruction de la nature, le résultat ne peut être qu'une aggravation de la crise écologique et climatique et un appauvrissement accru des peuples.

Les échanges de dette contre conservation sont des instruments du capitalisme vert. La transition vers de nouvelles économies passe par l'arrêt du modèle extractiviste, de l'agro-industrie à grande échelle, de la construction de méga-infrastructures et des technologies destructrices, tout en consacrant des fonds à la réparation intégrale des dettes écologiques et climatiques, et en transformant la structure financière internationale, y compris le système d'endettement, sur la base de la justice sociale, économique et écologique.

Notes

¹ L'Agenda 30 x 30 correspond à l'Accord-cadre mondial pour la biodiversité des Nations unies (2022), dans lequel les gouvernements se sont engagés à protéger 30 % des terres, des eaux douces et des océans de la planète d'ici à 2030.

² Les échanges de dette des Galápagos et de l'Amazonie ont été dominés par des acteurs financiers et politiques des États-Unis, bien que l'Union européenne y joue également un rôle indirect. La banque européenne – tel l'ancien Crédit Suisse, désormais absorbé par l'Union Bank of Switzerland (UBS) – a été un acteur central de ces opérations. L'Espagne, en tant que membre de la Banque interaméricaine de développement (BID), influe sur l'octroi des garanties. À cela s'ajoute le rôle de grandes organisations de conservation basées ou ayant leurs origines en Europe, telles que la Fondation Bertarelli et le WWF, qui participent aux consortiums promouvant ces mécanismes à l'échelle mondiale.

³ Ministère de l'Économie et des Finances de l'Équateur. L'Équateur concrétise un échange de dette pour la conservation des Galápagos. Quito, 9 mai 2023. <https://www.finanzas.gob.ec>

⁴ BID. Garantie de liquidité de crédit pour les obligations marines des Galápagos. Washington, 2023. – DFC. Political Risk Insurance for Ecuador Debt-for-Nature Swap. 2023.

⁵ <https://www.accioneologica.org/3-que-hay-detras-del-canje-de-deuda-por-amazonia/>

⁶ <https://www.accioneologica.org/galapagos-canje-de-deuda-por-conservacion-o-cuidado-de-la-vida/>

⁷ https://www.youtube.com/watch?v=Lx4OHfA5_Ec

Stimmen für den Frieden inmitten des Säbelrasselns : die anhaltenden Konflikte zwischen Indien und Pakistan



Rita Manchanda

In Indiens stark polarisierter Gesellschaft, in der abweichende Meinungen als antinational bestraft werden und die Hysterie blutrünstiger Nationalisten einen Krieg zwischen Pakistan und Indien zur neuen Normalität macht, riskiert das Reden über Frieden als Verrat gebrandmarkt zu werden. Als Indien und Pakistan im Mai 2025 jedoch in einen Strudel der Kriegshysterie gerieten, brachen Friedensaktivisten auf beiden Seiten der Grenze langsam aus ihrer ängstlichen Isolation aus und appellierten, den Krieg zu beenden. Schlummernde Friedensforen nahmen den Dialog wieder auf und behaupteten nachdrücklich, dass die Menschen auf beiden Seiten Frieden wollten. Die Dringlichkeit und Eindringlichkeit des Aufrufs zur Wiederaufnahme der unterbrochenen diplomatischen und zwischenmenschlichen Beziehungen wurde durch die Besorgnis über ein neues Kriegsmuster vorangetrieben: der Einsatz militärischer Gewalt als erste Option in einer eskalierenden Konfrontation zwischen zwei atomar bewaffneten Nachbarn mit strukturellen Konfliktvermächtnissen.

Am 22. April hatte in Pahalgam, im indisch kontrollierten Teil Kaschmirs, ein abscheulicher Terroranschlag das staatlich geförderte Narrativ der „Normalisierung“ erschüttert und 25 indischen Touristen sowie einem einheimischen Kaschmiri, der sie zu schützen versuchte, das Leben gekostet. Indien stellte umgehend eine Verbindung zwischen dem Terroranschlag und Pakistan her – basierend auf dem bekannten Muster grenzüberschreitender Terroranschläge durch Stellvertreter – und etablierte eine neue Normalität, indem es den Indus-Wasservertrag aussetzte, der bereits drei Kriege zwischen Indien und

Pakistan überdauert hatte, und ihn als Waffe einsetzte. Inmitten der von den Medien verstärkten Kriegsrhetorik aktivierte Indien seine neue Strategie und ging militärisch gegen die vermutete Quelle der „Terror“-Infrastruktur vor. Dies eskalierte zu vier Tagen gegenseitiger Luftraketenangriffe mit der latenten Gefahr eines Atomkrieges. Der willkommene, wenn auch ungeklärte Waffenstillstand (verwirrt durch die umstrittene Vermittlungsbehauptung von US-Präsident Donald Trump) empörte lautstarke Nationalisten, die den Grenzkrieg mit dem kommunalen „Krieg“ im Inneren verbanden. Die beiden Staaten haben grenzüberschreitende ethnisch-religiöse Gemeinschaften, wobei die Minderheit in einem Staat die Mehrheit im anderen ist, d. h. Hindus in Pakistan und Muslime in Indien. Im aufkommenden Hindu-Majoritarismus wurden muslimische Bürger als Stellvertreter des Anderen, als „Feind“ diffamiert, und alle Kaschmiris galten als schuldig und wurden mit kollektiven Strafen belegt.

Ironischerweise gab es keine Forderungen nach einer politischen Auseinandersetzung mit dem Kernkonflikt um Kaschmir zwischen diesen beiden postkolonial geteilten, unabhängigen Staaten. Das politische Vorhaben der Hindu-nationalistischen Regierung Indiens, im Jahr 2019 den Sonderstatus Kaschmirs durch die Aufhebung von Artikel 370 der Verfassung zu entziehen, hatte Pakistan dazu veranlasst, die diplomatischen Beziehungen sowie die vertrauensbildenden Strukturen in Handel und Verkehr aufzukündigen. Der Terroranschlag führte zur Ausweisung der Bürger des jeweils anderen Landes und zum Bruch von Beziehungen zwischen Familien und Freunden.



Rita Manchanda ist Forscherin, Autorin und Menschenrechtsaktivistin mit Schwerpunkt auf Konflikten und Friedensförderung in Südasien. Sie befasst sich insbesondere mit der Rolle der Zivilgesellschaft, vor allem der Frauen, bei der Friedensförderung in der Region. Sie ist leitende Geschäftsführerin und Forschungsdirektorin der Nichtregierungsorganisation South Asia Forum for Human Rights (SAFHR) und hat zahlreiche Publikationen zu den Rechten von Minderheiten und Flüchtlingen sowie zu den Strategien zivilgesellschaftlicher Organisationen angesichts schwindender Handlungsspielräume veröffentlicht.

In der einst dynamischen indisch-pakistanischen Friedensbewegung, die es gewagt hatte, sich einen Austausch zwischen Menschen vorzustellen, die eine neue Friedensgeschichte schreiben könnten, riefen Kriegshetzer „Kein Land für Pazifisten“. Die Verankerung hinduistischer Mehrheitsdiskurse in Indien und der Aufstieg des Militärs im zivil-militärischen Verhältnis in Pakistan hatten die durch den Tod einflussreicher Persönlichkeiten geschwächten Friedensaktivisten isoliert. Hatte sich der Friedensaktivismus in die südasiatische Diaspora zurückgezogen, etwa in Form des South Asia Peace Action Network (SAPAN)?

Doch trotz des Säbelrasselns und der hohen Kosten „anti-nationaler“ Dissidenz entstanden unzählige zivilgesellschaftliche Initiativen. Der erfahrene Sozialaktivist Sandeep Pandey organisierte eine Reihe virtueller Dialoge bei denen altbekannte, aber auch neue Friedensaktivisten, Wissenschaftler, Medienvertreter, Künstler, Frauen- und Sozialrechtler sowie ehemalige politische Führer zum Austausch zusammenkamen.

Am 18. Juni 2025 wurde ein Dialog vom Pakistan-India Forum for Peace and Democracy (PIFPD) organisiert. Die Diskussion zum Thema „Die Kosten des pakistanisch-indischen ‚Krieges‘“ beleuchtete die humanitären, sozialen, politischen, militärischen und wirtschaftlichen Aspekte des Konflikts. Auch die Notlage der Kaschmiris in den Todesfeldern an der Grenze, die zu Kollateralschäden reduziert wurden und durch die Massenverhaftungen nach dem Terroranschlag stark gelitten hatten, wurde aus dem Randbereich ins Zentrum der Aufmerksamkeit gerückt. Die Herausgeberin der Kashmir Times, Anuradha Bhasin, sowie Journalist:innen von beiden Seiten der Kaschmir-Grenze berichteten über die 21 getöteten Zivilist:innen und die drakonischen Verhaftungen nach dem Terroranschlag.

Am Dialog nahmen sowohl bekannte Gesichter als auch neue Stimmen teil. Indische und pakistanische Kernphysiker setzten sich mit der Frage auseinander, ob die nukleare Bedrohung zum Waffenstillstand geführt habe, stellten die Wirksamkeit der Abschreckung zwischen zwei atomar bewaffneten Nachbarn infrage und stellten sich die konkreten Folgen eines nuklearen Fallouts vor. Unter den Teilnehmer:innen waren auch Journalisten, Wissenschaftler, Künstler, Aktivisten für soziale Gerechtigkeit und Menschenrechte sowie Persönlichkeiten des öffentlichen Lebens. Es ging ihnen vor allem, in einer offenen Diskussion die Zusammenhänge und Komplexitäten der Kaschmirfrage besser zu verstehen. Der Akademiker Taimur Rahman fasste den strukturellen Konflikt zwischen Indien und Pakistan zusammen. Der indische Journalist Zia Us Salam sprach darüber, wie es ist, in Indien Muslim zu sein, während der indische Anwalt Shah Rukh Alam sich gegen eine reduktionistische Darstellung von Identität aussprach. Allgemeine Empörung herrschte über die kriegstreiberische Berichterstattung der Medien sowie Besorgnis über die Vernachlässigung von Entwicklungsprioritäten, die sich aus dem Terroranschlag in Pahalgam resultierte.

Neben diesen Dialogen wurden ferner in einer bemerkenswerten Initiative von O.P. Shah vom Centre for Peace and Progress in Delhi unabhängige ‚Track-Two‘-Gespräche organisiert. An diesen hybriden



Mitglieder einer von der Sozialistischen Partei (Indien) organisierten Solidaritätsmission nach Jammu und Kaschmir besuchen ein Dorf im Distrikt Baramulla, wo mehrere Häuser und Geschäfte während der militärischen Konfrontation zwischen Indien und Pakistan nach dem Terrorangriff in Pahalgam beschädigt wurden. Ziel der aus Hindus, Muslimen und Sikhs bestehenden Delegation war es, den direkt Betroffenen zuzuhören und ein Bild der entstandenen materiellen Schäden sowie der sozialpolitischen Auswirkungen der Gewalt zu erlangen.

Trotz der erlebten traumatischen Ereignisse, der andauernden Spannungen und des Gefühls der Marginalisierung der Menschen in den besuchten Gemeinden stellte die Delegation fest, dass ein starkes Bedürfnis nach sinnvollem Dialog und Friedensbemühungen besteht, um ein Leben in Würde und Sicherheit für alle Menschen in der Region zu ermöglichen.

sowie virtuellen Gesprächen nahmen ehemalige Minister, Diplomaten, nationale Sicherheitsberater, Politiker und Friedensaktivisten teil. Zwar dominierte eine realistische Perspektive, doch herrschte Einigkeit über die Notwendigkeit, den diplomatischen Dialog und sogar die zwischenmenschlichen Beziehungen auf beiden Seiten der Grenze wiederzubeleben und aufrechtzuerhalten.

Unter den verschiedenen Friedenserklärungen, die in dieser Zeit veröffentlicht wurden, war der gemeinsame Aufruf von Feministinnen aus Indien und Pakistan von besonderer Bedeutung. Rund 7.750 Frauen forderten darin die Ablehnung der Logik des Krieges, die „in Nationalismus, in toxischer Männlichkeit und Grenzen aus der Kolonialzeit verwurzelt sei“. Als besonders anstößig empfanden die Feministinnen die patriarchale Bezeichnung der nach dem Anschlag von Pahalgam von Indien gestartete Militäroperation „Operation Sindoor“ (eine zinnoberröte Markierung, die eine verheiratete Hindu-Frau symbolisiert). Sie verurteilten diese Bezeichnung als Instrumentalisierung des Leids der Frauen, die durch den Terroranschlag zu Witwen geworden waren, als Kriegsruf.

Angesichts des wieder aufflammenden Triumphalismus in den Kriegsdarstellungen anlässlich der offiziellen Feierlichkeiten zum Unabhängigkeitstag in Indien und Pakistan waren Friedensgruppen in beiden Ländern entschlossen, die seit 30 Jahren bestehende Tradition der Mahnwache bei Kerzenschein auf beiden Seiten der Grenze am 14. und 15. August fortzusetzen. Obwohl die indischen Behörden den Zugang zum Grenzposten Attari sperrten, hielten etwa 200 pakistanische Aktivist:innen die Tradition am Grenzposten Wagah aufrecht. Dies wurde durch Veranstaltungen verstärkt, die vom Hind Pakistani Dosti Manch (Indisch-Pakistanisches Freundschaftsforum) in Amritsar organisiert wurden. In Lahore hielten die South Asia Free Media Association (SAFMA) und linke Parteien ein Seminar mit dem Titel „Make Peace the New Normal“ ab.

Die indisch-pakistanische Friedensbewegung ist also keineswegs erloschen.

Notizen online einsehbar

Demokratie unter Druck: Die Zivilgesellschaft in Lateinamerika zwischen Kontrolle und Repression



Nadine Haas

Vor einem Jahr haben wir im Brennpunkt 325 die fortschreitende Einschränkung des zivilen Raums in Lateinamerika beschrieben. In den vergangenen Monaten hat sich die Situation weiter erheblich verschlechtert. In Ländern wie Ecuador, Peru und vor allem El Salvador sind signifikante Rückschritte bei der Wahrung demokratischer Grundrechte und der Freiräume für die Zivilgesellschaft zu verzeichnen. Die dortigen Regierungen greifen zunehmend zu rechtlichen und administrativen Methoden, um kritische Stimmen zum Schweigen zu bringen. Restriktive Gesetze, die Kriminalisierung von Protesten, die Aushöhlung rechtsstaatlicher Strukturen und die enge Verflechtung mit wirtschaftlichen und kriminellen Akteuren bedrohen nicht nur zivilgesellschaftliche Organisationen, sondern die Demokratie insgesamt.

Peru: verstärkte staatliche Kontrolle unter dem Vorwand der Transparenz

Ein dunkler Tag für die peruanische Demokratie – so bezeichnet nicht nur die peruanische Zivilgesellschaft den 14. April 2025. Auch internationale Stimmen (etwa die Interamerikanische Menschenrechtskommission oder UN-Sonderberichterstatter) haben sich gegen das an jenem Tag verabschiedete Gesetz aus-

gesprochen, das alle zivilgesellschaftlichen Organisationen, die Mittel aus der internationalen technischen Zusammenarbeit erhalten, massiv in der freien Ausübung ihrer Arbeit einschränkt. Mit dem neuen Gesetz werden diese Organisationen unter die verstärkte Kontrolle der peruanischen Agentur für internationale Zusammenarbeit (Agencia Peruana de Cooperación Internacional - APCI) gestellt. 2002 gegründet, bestand die Aufgabe der APCI ursprünglich darin, ausländische Hilfsgelder zu registrieren und zu koordinieren. Mit den Gesetzesänderungen wird die APCI jedoch zu einem Kontrollorgan mit weitreichenden Befugnissen. So ist die Registrierung bei der APCI für NGOs Pflicht, ebenso wie das Vorlegen von jährlichen Arbeitsplänen. Bevor internationale Gelder in Projekten ausgegeben werden können, müssen diese von der APCI genehmigt werden. Andernfalls können Sanktionen auferlegt werden, wie etwa die Löschung der APCI-Registrierung oder Geldstrafen von bis zu umgerechnet 640.000 Euro.

Dieses Gesetz zielt eindeutig darauf ab, das Recht auf Vereinigungsfreiheit einzuschränken und unter dem Vorwand einer größeren Transparenz die kritische Zivilgesellschaft mundtot zu machen. Die peruanische Präsidentin hat in den vergangenen Monaten NGOs öffentlich als Terroristen und Kriminelle bezeichnet. Dem neuen Gesetz nach ist es nun ein schwerwiegender Verstoß, erhaltene Gelder zur Unterstützung von Klagen gegen den peruanischen Staat in natio-

nalen oder internationalen Instanzen zu verwenden. So wäre es nun zum Beispiel strafbar, Menschen, die anlässlich von Antiregierungsprotesten festgenommen wurden, juristischen Beistand zu leisten. Ein weiteres Beispiel nennt Ana Leyva der ASTM-Partnerorganisation CooperAcción: „Nehmen wir den Fall einer Person, die von einer korrupten staatlichen Instanz ihres Landbesitzes beraubt wurde und nicht über die notwendigen Mittel verfügt, um sich zu verteidigen. Mit diesem Gesetz verbietet der Staat es NGOs, diese Person mit Mitteln der internationalen Zusammenarbeit zu verteidigen, um ihr Eigentum zurückzuerhalten.“ Die vulnerabelsten Menschen bleiben ohne Rechtsschutz, was der Straflosigkeit Vorschub leistet.

El Salvador : vom populären „coolsten Diktator“ zur Eskalation der Repression

Präsident Nayib Bukele trat 2019 mit dem Versprechen an, der Kriminalität ein Ende zu setzen und El Salvador zu einem sicheren Land zu machen. Obwohl seine radikale *mano dura*-Politik mit Massenverhaftungen von mutmaßlichen Gangmitgliedern mit Verletzungen grundlegender Bürgerrechte einherging, führten sinkende Kriminalitätsstatistiken zu einem erhöhten Sicherheitsempfinden und Bukeles hoher Popularität in weiten Teilen der Bevölkerung. Seit März 2022 gilt in El Salvador ununterbrochen der Ausnahmezustand. Der Abbau der Demokratie und des Rechtsstaates hat sich seit Beginn von Bukeles verfassungswidriger zweiter Amtszeit im Jahr 2024 noch massiv beschleunigt. Im Mai 2025 erreichte die Repression schließlich bisher unbekannte Ausmaße.

Am 12. Mai wurde ein friedlicher Protest von mehr als 300 Familien einer Gemeinde in der Nähe der Hauptstadt San Salvador brutal unterdrückt. Diese hatten sich mobilisiert, um von der Regierung eine Lösung für die drohende Zwangs-



© Flickr, Casa Presidencial El Salvador, CC0 1.0

2024 Twitter Profelfoto von Nayib Bukele - der sich selbst als „coolster Diktator der Welt“ bezeichnete.

räumung zu fordern. Die Demonstranten wurden von einer Einheit der nationalen Zivilpolizei aufgelöst, zusammen mit der Militärpolizei, die hier erstmals zum Einsatz kam, obwohl sie rechtlich nicht für die Kontrolle der öffentlichen Ordnung und Sicherheit zuständig ist. Dabei kam es zu körperlichen Übergriffen gegen die Demonstranten und der willkürlichen Festnahme eines Umweltschützers und eines Pastors.

Am 18. Mai 2025 wurde Ruth López, Anwältin der Menschenrechtsorganisation Cristosal, verhaftet. López hatte sich wiederholt kritisch gegen Korruptionsfälle in der Regierung Bukele sowie deren menschenrechtswidrige Politik geäußert, wie auch zuletzt gegen die Inhaftierung von Venezolanern in El Salvador, die von der Trump-Regierung aus den USA abgeschoben worden waren. Cristosal hatte auch zusammen mit anderen zivilgesellschaftlichen Organisationen Beschwerde gegen ein neues Bergbaugesetz eingelegt. Einen Monat nach López' Verhaftung kündigte Cristosal an, das Land aufgrund der zunehmenden Kriminalisierung von Menschenrechtsverteidigern und rechtlicher Drohungen seitens der Regierung verlassen zu müssen.

Die eskalierende Repression unter Bukele richtet sich nicht nur gegen NGOs, sondern auch gegen Journalisten. Im Mai musste ein Großteil der Redaktion der

investigativen Online-Zeitung El Faro das Land verlassen, nachdem sie von ihrer bevorstehenden Verhaftung erfahren hatte. El Faro hatte kurz zuvor Interviews mit hochrangigen Gangmitgliedern veröffentlicht, die bestätigten, dass sie bereits vor Bukeles erster Amtszeit geheime Verhandlungen mit diesem geführt und seinen politischen Aufstieg unterstützt hatten. Im Juni gab der salvadorianische Journalistenverband bekannt, dass etwa 40 Journalisten verschiedener salvadorianischer Medien das Land in den vorigen Wochen hatten verlassen müssen.

Am 20. Mai 2025 verabschiedete das salvadorianische Parlament ein Gesetz gegen ausländische Agenten, nach russischem Vorbild. Dies war bereits Bukeles zweiter Anlauf, nachdem ein erster Versuch eines solchen Gesetzes 2021 noch aufgrund von starkem internationalem Protest aufgegeben worden war. Das Gesetz, das ohne Anhörung oder öffentliche Debatte verabschiedet wurde, führt bürokratische Hürden und Kontrollen für zivilgesellschaftliche Organisationen ein sowie eine 30%-Steuer auf Gelder der internationalen Kooperation. Seit Inkrafttreten des Gesetzes am 7. Juni 2025 müssen sich alle Organisationen, die Gelder aus dem Ausland erhalten, als ausländische Agenten in ein staatliches Register eintragen lassen. Neben der Besteuerung der erhaltenen Gelder müssen sie sich auch dazu verpflichten,

keine politischen Aktivitäten auszuüben, die das Ziel haben, „die öffentliche Ordnung zu stören“ oder „die soziale und politische Stabilität des Landes zu gefährden“. Das Gesetz verleiht Bukeles Regierung weitreichende Befugnisse zur Kontrolle, Stigmatisierung und Sanktionierung von NGOs und unabhängigen Medien, die internationale Unterstützung erhalten. Während internationale Menschenrechtsorganisationen wie Amnesty International und Human Rights Watch sofort davor warnten, dass das neue Gesetz die Meinungs- und Versammlungsfreiheit untergräbt, gab es nur wenige und vorsichtige öffentliche Kritik von Seiten der internationalen Gemeinschaft.

Am 31. Juli 2025 schließlich verabschiedete das von der Regierungspartei dominierte Parlament in einem Eilverfahren eine drastische Verfassungsreform, die eine unbegrenzte Wiederwahl des Präsidenten ermöglicht, dessen Amtszeit von fünf auf sechs Jahre verlängert und die Stichwahl abschafft.

Ecuador: Noboa nimmt sich Bukele zum Vorbild

Wie Nayib Bukele in El Salvador trat Daniel Noboa 2023 sein Amt als Präsident Ecuadors mit einer mano dura-Rhetorik an. Ecuador hat sich in den letzten Jahren zu einem wichtigen Knotenpunkt für den internationalen Kokainhandel entwickelt, als Transitland zwischen den produzierenden Ländern Kolumbien und Peru sowie den Hauptabsatzmärkten in den USA und Europa. Damit einher ging ein starker Anstieg der organisierten Kriminalität und eine Explosion der Mordraten. Kriminelle Gruppen übernahmen die Kontrolle über das Gefängnisssystem, wobei sie von der grassierenden Korruption profitieren, die den Sicherheits- und Justizapparat sowie die politische Klasse des Landes unterwandert hat. Als Antwort auf die Gewaltkrise hat Noboa seit Januar 2024 wiederholt den Ausnahmezustand verhängt und das Militär im Inland eingesetzt. Dies hat jedoch nicht zu einer Verbesserung der Situation geführt,

sondern zu einem verstärkten Machtmissbrauch durch das Militär und Polizeikräfte, was insbesondere im Dezember 2024 durch die Tötung von vier Jugendlichen durch das Militär in Guayaquil in die Öffentlichkeit rückte.

Seit dem Beginn von Noboas zweiter Amtszeit im Mai 2025 scheinen sich die autoritären Tendenzen noch zu verschärfen. Die nationale Sicherheit wird zunehmend als Vorwand für eine Einschränkung der Grundrechte genutzt. Am 10. Juni 2025 wurde in Ecuador ein neues Geheimdienstgesetz verabschiedet, das nicht nur von Menschenrechtsverteidigern, sondern auch von Juristen und Sicherheitsexperten massiv kritisiert wird. Das Gesetz schafft einen rechtlichen Rahmen für die Arbeit des Nationalen Nachrichtendienstes, der in der Vergangenheit immer wieder von Missbrauch von Geldern sowie Skandalen wegen seiner Instrumentalisierung für bestimmte politische Zwecke geprägt war. Das neue Gesetz räumt der Exekutive ein System der Massenüberwachung ohne gerichtliche oder parlamentarische Kontrolle und ohne echte Rechenschaftspflicht ein. So verpflichtet es Telefongesellschaften, Informationen über ihre Nutzer für nachrichtendienstliche Zwecke herauszugeben, ohne dass hierfür ein richterlicher Beschluss erforderlich ist. Es erlaubt darüber hinaus das Abhören von Kommunikationen und die Beschlagnahme von Dokumenten ohne richterliche Genehmigung. Eine Gruppe von zivilgesellschaftlichen Organisationen aus Ecuador fasst die zentralen Kritikpunkte am Gesetz folgendermaßen zusammen: es verletze das Recht auf Privatsphäre und ein ordnungsgemäßes Verfahren, gewähre Geheimdienstmitarbeitern Straffreiheit, ermögliche die politische Nutzung des Geheimdienstsystems, schwäche Transparenz und Demokratie und verstoße gegen internationale Menschenrechtsstandards.

Dabei ist das Geheimdienstgesetz nicht das einzige besorgniserregende Gesetz in Noboas erst kurzer zweiter Amtszeit: ein neues Gesetz der „nationalen Solidarität“ räumt dem Präsidenten weitreichende Befugnisse zur Ausrufung und Bekämpfung eines „internen be-

waffneten Konflikts“ ein. Dadurch können Sicherheitskräfte in Situationen, in denen dies nach ecuadorianischem Recht eigentlich verboten wäre, tödliche Gewalt anwenden. Das offensichtliche Ziel des Gesetzes ist es, den Behörden mehr Spielraum bei der Verbrechensbekämpfung zu geben, indem Menschenrechtsbestimmungen außer Kraft gesetzt werden. Ein weiteres, von UNICEF stark kritisiertes Gesetz der „öffentlichen Integrität“ sieht eine Verschärfung der Strafen für Minderjährige vor, indem es ermöglicht, Minderjährige in Ecuador wie Erwachsene zu verurteilen.

Die nationale Sicherheit wird zunehmend als Vorwand für eine Einschränkung der Grundrechte genutzt.

Und schließlich wurde im Juni 2025 ein Gesetzesentwurf im Parlament vorgelegt, der laut ASTM-Partnerorganisation Acción Ecológica schwerwiegende Folgen für Schutzgebiete in Ecuador sowie für die dort lebenden Gemeinschaften haben könnte. Die ecuadorianische Verfassung hält zwar die Pflicht des Staates fest, geschützte Naturgebiete zu erhalten. In der Realität gibt es dort jedoch zahlreiche Probleme, von mangelnden Ressourcen für die Verwaltung der Schutzgebiete bis hin zu illegalem Bergbau und Abholzung. Der aktuelle Gesetzesentwurf geht diese Probleme jedoch nicht an, sondern öffnet unter dem Vorwand der lokalen wirtschaftlichen Entwicklung die Tür für privatwirtschaftliche Investitionen und die Militarisierung dieser Gebiete. Der Einsatz von Überwachungstechnologien würde durch das Gesetz ermöglicht, was über die Kontrolle des illegalen Bergbaus hinaus zu einer Überwachung der indigenen Bevölkerung und von Bergbaugegnern führen könnte. Darüber hinaus verletzt der Gesetzesentwurf indigene Rechte, wie sie in der von Ecuador ratifizierten ILO-Konvention 169 festgeschrieben sind.

Folgen für die ASTM-Partnerorganisationen

In allen drei Ländern arbeitet die ASTM seit Jahren mit zivilgesellschaftlichen Organisationen zusammen. In Ecuador befasst sich Acción Ecológica mit den Auswirkungen wirtschaftlicher Aktivitäten wie Ölförderung, Bergbau und Landwirtschaft, und setzt sich für den Schutz des Amazonas-Regenwaldes und die Verteidigung der Ernährungssouveränität der indigenen Bevölkerung ein. Colectiva Feminista unterstützt Frauen im ländlichen Raum in El Salvador angesichts verschiedener Formen von Gewalt, Diskriminierung und Ausgrenzung. Und in Peru setzt sich ADECAP für den Schutz der Landrechte der andinen Bevölkerung ein, Fedepaz begleitet bäuerliche und indigene Gemeinschaften, die von Bergbau- und Ölaktivitäten betroffen sind und kriminalisiert werden, und CooperAcción engagiert sich für die Ausübung politischer, wirtschaftlicher, sozialer und kultureller Rechte in Gebieten mit extraktiven Aktivitäten. Die weitere Arbeit all dieser Organisationen ist durch die repressiven und autoritären Tendenzen in den jeweiligen Ländern unmittelbar bedroht. Besonders in El Salvador stellt sich ganz konkret die Frage, ob Colectiva Feminista ihre Arbeit fortführen kann und inwieweit die ASTM die Organisation dabei weiter unterstützen kann.

Coin CITIM Brennpunkt 327 : Pour un développement durable



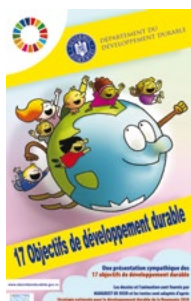
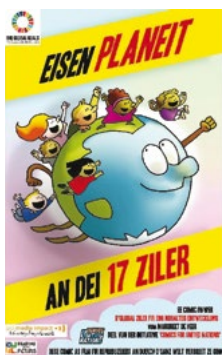
Jean-Sébastien Zippert

EISEN PLANEIT AN DEI 17 ZILER

En septembre 2015, les 193 pays des Nations Unies ont lancé les 17 Objectifs de Développement Durable. L'initiative Comics Uniting Nations vise à répandre le message sur les 17 Objectifs de Développement Durable sous la forme de bandes dessinées. La bande dessinée « The Planet and the 17 Goals » a été réalisée par Margreet De Heer. Cette publication est librement accessible et destinée à être propagée de par le monde. Le Département de l'Environnement du Ministère du Développement durable et des Infrastructures a décidé d'en faire une traduction en luxembourgeois et de la mettre à disposition de tous les acteurs travaillant sur et avec les 17 Objectifs de Développement Durable de l'Agenda 2030.

Bande dessinée de Margreet De Heer, 2018, 20 pages, accessible uniquement sous format PDF en téléchargement

Version luxembourgeoise :
<https://nohaltg.public.lu/fr/publications/comic-17-ziler.html>



Version française :
<https://url.me/XhdMmW>

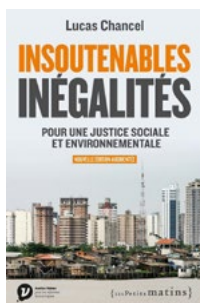
Insoutenables inégalités : pour une justice sociale et environnementale

Dans un contexte d'accroissement des inégalités et de chômage de masse, les politiques environnementales sont souvent perçues comme des contraintes supplémentaires, quand elles ne sont pas qualifiées de mesures anti-pauvres ou anti-ruralité. Pourtant, il existe un lien étroit entre les injustices sociales et environnementales.

En effet, les données chiffrées sont sans appel : au Nord comme au Sud, les plus riches sont les principaux pollueurs, tandis que les plus modestes sont davantage exposés aux risques et plus vulnérables face aux dégâts occasionnés.

C'est pourquoi la question de la justice sociale doit être mise au cœur des politiques de développement durable. Infrastructures, systèmes de mesure innovants, réformes fiscales... Les solutions et les exemples à suivre ne manquent pas. Seulement, leur mise en œuvre ne se fait pas du jour au lendemain, ni sans résistances, que ce soit en Europe, aux États-Unis ou en Inde. Afin d'accompagner et d'accélérer la nécessaire métamorphose de l'État social, l'auteur propose plusieurs pistes concrètes et plaide pour une meilleure articulation des luttes locales et de la coordination internationale.

Insoutenables inégalités : Pour une justice sociale et environnementale, Lucas Chancel, Les petits Matins, 2021, 184 pages



Von Marcos zu Marcos

Über 30 namhafte philippinische und deutschsprachige Autor:innen untersuchen die gesellschaftliche, soziale und wirtschaftliche Entwicklung des Landes im Kontext zunehmend eingeschränkter Handlungsräume. Eine eigene Betrachtung widmet sich der geostrategischen Lage der Philippinen in der asiatisch-pazifischen Region.

Seit 2022 sind die Philippinen durch Präsident Ferdinand Marcos Jr. nach fast vier Jahrzehnten wieder fest im Griff einer der mächtigsten Familiendynastien des Landes. Für sie begann 1965 mit der Präsidentschaft von Ferdinand Marcos Sr. eine historisch beispiellose Ära. Keine andere Familie hat eine solch dominante Stellung erreicht.

Durch die Verhängung des Kriegsrechts 1972 entledigte sich Marcos Sr. aller politischen Widersacher und begründete seine Herrschaft als „konstitutionellen Autoritarismus“. Mit der Ermordung des bekanntesten Oppositionspolitikers Benigno S. Aquino im Jahr 1983 gewann eine kombinierte innen- und wirtschaftspolitische Krise an Dynamik. Diese führte 1986 zum (vorläufigen) Ende der Marcos-Herrschaft.

Der daraufhin erwartete gesellschaftliche Aufbruch weckte unter Millionen Filipinos, von denen viele im Ausland leben, Hoffnungen auf Freiheit und ein besseres Leben. Doch kehrte die einstige Herrscherfamilie wieder an die Macht zurück. Zum 60. Jahrestag der Marcos-Herrschaft ziehen die Buchbeiträge eine Bilanz.

Von Marcos zu Marcos : Die Philippinen seit 1965, Rainer Werning/Jörg Schwieger (Hg.), Promedia Verlag, 2025, 220 Seiten

**Save the date :
Lunch Talk mit
Rainer Werning
am Di 11. November um 12:30
bei der CITIM.
Reservierung
durch lunchtalk@citim.lu**



Soutenez le Brennpunkt, le magazine qui renverse les idées

Édité pour la première fois en 1973, le Brennpunkt Drëtt Welt constitue une publication unique au Luxembourg. Nous alimentons les débats critiques sur le développement et affirmons le rôle de la société civile en lui offrant un espace d'expression.

Le magazine est publié quatre fois par an en version papier et numérique (brennpunkt.lu). Depuis 2019, nous ne proposons plus d'abonnement classique. En tant que média indépendant, en accès libre et sans publicité commerciale, votre solidarité reste néanmoins indispensable.



Engagez-vous et participez aux frais d'édition du Brennpunkt Drëtt Welt. Votre contribution permettra d'améliorer encore notre magazine et d'élargir sa diffusion. Merci d'avance !

Virement sur le compte d'Action Solidarité Tiers Monde asbl
Iban : LU76 1111 0099 9096 0000
Bic : CCPLLULL
Mention Communication : Soutien Brennpunkt

Ou par le biais du QRcode Payconiq ci-contre.